



HAL
open science

En attendant Giorgio

Maridélys Léonet

► **To cite this version:**

| Maridélys Léonet. En attendant Giorgio. Art et histoire de l'art. 2022. dumas-04052817

HAL Id: dumas-04052817

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04052817v1>

Submitted on 30 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

EN ATTENDANT GIORGIO

Cette pièce de théâtre se situe dans un bar du 11^e arrondissement de Paris. Des rencontres inattendues vont avoir lieu et des idées vont être confrontées dans cette salle de bar. Un mystérieux livre intrigue les protagonistes et induit un débat sur le principe de délégation dans l'art et sur le rapport au plaisir dans le travail quel qu'il soit.

Maridélyls Léonet

EN ATTENDANT GIORGIO

Maridélyls Léonet

EN ATTENDANT GIORGIO



En attendant Giorgio

Maridélys Léonet

Mémoire 2021

ÉSBAN

Remerciements

Merci à Albert Ranieri, mon tuteur de mémoire, qui a été d'un grand soutien et à qui j'ai délégué le choix des noms de mes personnages.

Merci à Dictation, le logiciel à qui j'ai délégué la retranscription de cette pièce de l'oral à l'écrit.

Merci à pixartprinting à qui j'ai délégué l'édition et la reliure de ce livre.

Merci à ma mère et à ma grand-mère à qui j'ai délégué la correction de mes nombreuses fautes d'orthographe.

BERTRAND LÉVIER

-Homme

-72ans

-Marié depuis 45ans avec une sculptrice allemande

-Artiste plasticien français. Il est aussi architecte, sculpteur, peintre, photographe

-Paris 6^e arrondissement. Résidence secondaire dans la Côte d'Or, en Bourgogne Franche-Comté

-Costard avec la chemise ouverte de deux boutons ou avec un col roulé

-Chauve avec reste de cheveux derrière et dans les oreilles.

Nez courbé pointu, grandes oreilles, paupières tombantes

-Ne mange que la cuisine préparée par sa femme sauf en déplacement où il mange toujours au restaurant et principalement de la viande, il raffole du carpaccio. Il n'a pas cuisiné depuis plus de 30ans

-A un penchant pour l'alcool surtout l'armagnac, le cognac et le whisky sec mais trouve toujours une bonne raison d'aller boire une bière pour nouer le contact avec des artistes, des galeristes ou pour faire connaissance avec n'importe qui

ARGON DORSODURO

-Homme

-25ans

-Quelques liaisons mais pas de relation de couple sérieuse

-Diplômé DNSEP depuis un an. Beaux-arts de Bourges

-Vit dans la collocation d'un ami où il y a trois autres personnes depuis 4 mois à Montreuil à coté de croix de Chavaux

-Chemise à carreaux sur un pull à capuche, pantalon et chaussures tachées de peinture et de plâtre

-Cheveux bouclés blonds mi longs avec deux anneaux à l'oreille droite, yeux bleus, mâchoire carrée fossettes et barbe de quelques jours

-Mange beaucoup de légumes et de riz mais mange surtout ce qu'il peut quand il le peut en ayant toujours conscience des conditions de production. A un penchant pour les barres de céréales qui lui rappellent son enfance. Il raffole de la nourriture format familial avec des gros plats de lasagnes de ratatouille ou de gratin

-Sait se contrôler avec l'alcool mais à le lever de coude facile quand il discute. Il aime particulièrement le rhum et la bière

-A pratiqué le sport de haut niveau en compétition jusqu'à tout arrêter à 17 ans. Il s'est mis a dessiné beaucoup plus à ce moment-là. Il est passionné par les langues anciennes. Il parle bien le vénitien

LAURENCE GAGOSSIETTE

-Femme

-57ans

-Célibataire, quelques plans d'un soir de temps en temps. Vit avec ces deux chats sphinx

-Galeriste londonienne, elle ouvre une galerie dans le marais, près de la place des Vosges

-Vit dans le 17^e depuis un an à côté du parc Monceaux mais a aussi un appartement dans le centre de Londres. Part en vacances dans le massif du Lubéron dans les Alpes-de-Haute-Provence

-Tailleur veste pantalon chic, toujours sobre et classe avec bijoux en or simple

-Brune carré long avec brushing et une frange mal coiffée, yeux en amande regard fatigué, nez fin et sourire pincé

-Mange principalement des légumes même dans les restaurant haut de gamme. Elle adore les toasts à la tapenade dans les vernissages ce qui lui vaut des moqueries de ses collègues qui mangent du caviar

-Boit rarement sauf du vin et du champagne en vernissage ou en diner d'affaires mais affectionne particulièrement une bonne bière avec des amis. Elle boit peu car vite pompette et a une aversion pour les alcools fort



LE PILLIER DE BAR

-Homme

-35ans

-Marié depuis 4ans. Vient d'avoir un deuxième enfant. Aime beaucoup sa femme mais bois trop

-Ouvrier dans la restauration de bâtiment, expert en moulure

-Vit dans le 19^e arrondissement, porte de la Villette

-Cheveux bruns coupés court, barbe de plusieurs jours a l'effet négligé, un corps fin et musclé d'un homme qui a commencé à travailler très jeune et qui a éprouvé son corps en buvant plus qu'il ne mange

-A de grosses mains abimées par le plâtre et épaissies par le travail. Il a encore du plâtre incrusté sous les ongles malgré plusieurs lavages en sortant du travail

-Porte son pantalon de chantier et ses chaussures de sécurité. Il a juste rajouté une veste propre par-dessus son pull tout taché

-Mange une gamelle ou un sandwich le midi. Le soir il est souvent déjà trop ivre pour avoir faim à l'heure du repas

MAURINE ROUPINESCO

-Femme

-45ans

-Divorcée depuis trois ans. Elle s'est mise à l'apiculture et est devenue amoureuse de ses ruches

-Enseignante chercheuse à l'université de Tours

-A Paris pendant trois jours pour une conférence d'Edgar Morin. Loge chez un ami professeur des universités en mathématiques appliquées dans le 5^e arrondissement

-Habillée classe en robe ou tailleur avec toujours beaucoup de couleurs surtout du rouge, jamais effet bariolé dans ses choix de couleurs

-Lunettes assez rondes, cheveux blonds ondulés mi longs toujours ébouriffés, un visage assez fin avec beaucoup de cernes sous les yeux

LE BARMAN

-Homme

-37ans

-Marié depuis dix ans a trois filles dont deux jumelles

-Barman depuis huit ans dans le même bar, a toujours été serveur ou barman

-Chauve mais brun grande barbe de hipster, a des yeux verts

-Grand musclé mais pas trop, visage assez impassible

-Habillé toujours en noir avec le t-shirt du bar, a un bras entièrement tatoué

-Se serre souvent un verre de gin tonic en cachette derrière le comptoir

Acte 1 scène 1

La scène se situe dans un bar parisien. Un jeune homme pousse la porte du bar, un livre sous le bras. Il marche sans se préoccuper des autres clients et va demander directement une pinte au barman. Il récupère son verre et cherche des yeux une table vide. Il s'assoit et se plonge directement dans son livre. Au comptoir, deux personnes sont en pleine discussion. Bruit de fond de salle de bar moyennement fréquentée.

LAURENCE

Alors, tu es allé voir la nouvelle exposition à la fondation Cartier comme je t'avais dit ?

BERTRAND

Oui, j'y suis allé, mais je n'en peux plus de voir des artistes à la Damien Hirst. J'ai l'impression de voir toujours les mêmes choses. On ne sait pas combien de mains se cachent derrière ces pièces et si les siennes les ont déjà vraiment touchées, à part devant les photographes !

LAURENCE

Je sais bien que tu as toujours un jugement négatif sur ce genre d'artistes et que pour toi c'est un problème éthique mais est-ce que tu as réussi à regarder son expo en bannissant tes préjugés par rapport à l'artiste et à sa manière de penser l'art, pour juste apprécier, appréhender les œuvres ?

Bertrand ne la regarde pas. Il a l'air plus intéressé par la mouche qui se noie dans le verre du pilier de bar assoupi à leur gauche que par ce qu'elle dit.

LAURENCE

Ou est-ce que, selon toi, la manière dont il fait ses œuvres, sans vraiment les faire lui-même, induit forcément des choses dans la lecture que le spectateur a de l'oeuvre ?

Bertrand lève la main et fait signe au serveur de lui remplir à nouveau son verre

LAURENCE

Je sais que tu n'as pas forcément envie de parler de ce genre de choses, mais si je te le demande c'est que je vais bientôt devoir rencontrer Damien Hirst dans le cadre d'un diner d'affaires la semaine prochaine. Je me pose de plus en plus de questions sur sa manière de penser et de considérer l'art. Et puis ton avis de vieux ronchon m'intéresse.

BERTRAND *(avec un soupir)*

Mais tu sais, lui il voit l'art comme un marché et uniquement comme tel. Il y a tous types d'artistes dans le monde et je finis par penser qu'il en faut des comme lui aussi, car il ne faut pas l'oublier, on vit dans une société qui est basée sur le profit. Allons, s'il te plaît, essayons de penser à autre chose.

Bertrand boit son verre d'un seul trait et parcourt du regard la salle du bar jusqu'à ce qu'il croise celui d'un jeune homme perdu dans ses pensées, assis seul avec son livre, une bière qu'il n'a pas encore touchée devant lui.

BERTRAND

Regarde Laure, tu vois ce jeune homme plongé dans un

livre à une des tables du bar ? Je ne pensais plus jamais voir ça de mon vivant. Quel plaisir ! Un jeune qui préfère encore les livres aux écrans.

LAURENCE

Ce n'est pas possible, toi et tes phrases de vieux réac ! Mais tu as raison, ça fait longtemps aussi que je n'avais pas vu un jeune s'asseoir à un bar, le soir, avec un livre.

BERTRAND

Mais tu penses qu'il lit quoi, il a l'air pas mal, même beau ce livre. Avec la couverture en cuir, on dirait que c'est un vieux journal.

Laurence et Bertrand ne lâchent plus le jeune homme des yeux. Ils le scrutent un long moment sans un mot. Le jeune homme est complètement happé par sa lecture, les bruits environnants ne lui font jamais lever la tête, sa concentration est imperturbable. Laurence semble remarquer quelque chose.

LAURENCE *(parlant un peu plus bas et tapant du coude le bras de Bertrand)*

Bertrand, regarde sur ses chaussures, tu vois la peinture, je pense que c'est un étudiant en art ou un jeune artiste. Si on allait lui parler, tu pourrais savoir ce qu'il lit comme ça et on changerait de sujet au moins, sinon je vais continuer à te parler de Hirst.

BERTRAND *(sur le même ton)*

Allons-y ! Ça ne nous coûte rien, peut-être une rencontre intéressante. Puis c'est sûr que si ça peut te faire changer de sujet, ça m'arrange. En plus son livre commence à vraiment m'intriguer.

Laurence finit son verre, ils descendent du tabouret du bar et ils s'avancent tous les deux vers la table du jeune lecteur. Ils sont à côté de la table, le jeune homme imperturbable n'a toujours pas levé les yeux de son livre. Bertrand se racle la gorge. Le jeune homme lève la tête.

BERTRAND

Bonsoir jeune homme, je me présente, Bertrand Lévier.
Nous étions accoudés au comptoir à côté, avec mon amie
Laurence Gagociette, ici présente.

LAURENCE *(avec un sourire)*

Bonsoir !

Le jeune homme ne dit rien, pensif.

BERTRAND

Votre livre, ainsi que votre concentration dans cette lecture malgré l'environnement dans lequel nous sommes, nous a vraiment intrigué et nous a donné envie de venir vous voir pour vous demander quelle est cette lecture qui vous passionne tant.

ARGON

Bonsoir, enchanté. Je m'appelle Argon Dorsoduro.

Il marque un silence

ARGON

Votre nom me dit quelque chose Monsieur... Ah le livre!
Ce livre est le journal d'un assistant d'artiste de la Renaissance italienne. Je viens de le trouver chez un vieil

antiquaire farfelu dans une rue pas très loin d'ici. On aurait dit qu'il l'avait complètement oublié au fond d'une vieille armoire. J'ai eu l'impression qu'il n'avait jamais vu ce livre, il me l'a vraiment vendu pour rien. J'ai du mal à y croire mais c'est comme s'il était d'époque, le cuir, le papier, l'odeur... *Ses yeux brillent.*

BERTRAND

Enchanté Argon. Puis-je le voir ?

ARGON

Mais bien sûr, asseyez-vous !

Ils s'assoient et Argon fait glisser le livre vers eux. Laurence a une lueur dans les yeux en constatant aussi la vieillesse de la couverture en cuir. Elle s'en saisit pour toucher délicatement la couverture et sentir le papier. Argon ne lâche pas le journal des yeux.

BERTRAND

Savez-vous de quel grand maître de la Renaissance l'auteur du journal était l'assistant ?

ARGON

De Titien, je crois bien. Je viens juste de commencer le livre. Je suis venu dans ce bar, car il pleuvait. J'étais tellement pressé de commencer à lire, je n'ai pas pu attendre de rentrer chez moi et je suis entré dans le premier bar que j'ai vu.

Ils ne le regardent pas. Laurence a commencé à le feuilleter et Bertrand regarde aussi le journal derrière l'épaule de son amie. Argon marque une pause.

ARGON

Ah oui, Bertrand Lévier, je me disais bien que j'avais déjà entendu ce nom. Vous avez exposé au palais de Tokyo il y a deux ans. J'avais beaucoup apprécié votre pièce avec le piano peint.

BERTRAND *(sans le regarder)*

Oui, c'est moi. Merci. C'est vraiment incroyable ce que vous avez découvert jeune homme. Je suis très intéressé par cette période de l'histoire de l'art et je n'avais jamais entendu parler du journal d'un assistant de Titien.

LAURENCE

Absolument, il faudrait le faire expertiser, mais ce manuscrit est incontestablement daté de plusieurs siècles. D'ailleurs comment pouvez-vous lire ce qu'il y est écrit, c'est du vénitien si je ne m'abuse.

ARGON

Je suis italien, j'ai grandi à Venise et je me suis toujours intéressé aux anciens dialectes, aux patois ou aux langues mortes.

Elle marque une pause toujours les yeux rivés sur le livre. Bertrand lève le bras pour faire signe au serveur de venir.

LAURENCE

Je suis épatée par l'état de conservation. Vous aviez raison Argon c'est comme s'il avait été oublié quelque part, à l'abri de la lumière et de l'humidité.

BERTRAND

Incroyable, c'est comme si ce livre vous avait attendu.

Je pense que les personnes lisant encore le vénitien à l'heure actuelle se comptent sur les doigts de la main. C'est ce que j'appelle une concordance des événements, que c'est beau la sérendipité.

ARGON

C'est un peu ce que je me suis dit aussi. Je me rends bien compte de la chance que j'ai eu de trouver ce journal et surtout d'être en mesure de le comprendre.

BERTRAND

Votre nom de famille, c'est bien Dorsoduro...
Dorsoduro comme le quartier vénitien des étudiants ?

ARGON

Oui c'est bien ça.

BERTRAND

Que de coïncidences, ma prochaine exposition va avoir lieu dans ce quartier de Venise à la VAC Foundation. Mais à part le fait que ce livre soit une antiquité, un trésor, qu'est-ce qui vous a tellement happé dans cette lecture ?

ARGON

Je viens juste de le débiter, mais je trouve très intéressant d'avoir le point de vue d'un assistant de Titien qui était un maître incontestable de la Renaissance. J'ai envie de savoir comment il travaillait, comment les choses se déroulaient réellement dans son atelier. J'ai toujours eu une vision très idéalisée des ateliers de la Renaissance. Je pensais que l'artiste avait quelques assistants pour faire les couleurs ou certains décors mais que c'était l'artiste lui-même qui réalisait la majeure

partie de son œuvre. Cependant j'ai un peu déchanté à la suite d'une discussion avec un ami sur la délégation et sur la manière de penser les œuvres à cette période. J'ai donc commencé à me poser beaucoup de questions sur cette époque qu'on nous a toujours vendue comme la quintessence d'un modèle et d'une technique artistique. Et comme par un coup du sort, je tombe complètement par hasard sur ce livre, j'allais au départ chez cet antiquaire afin de trouver un cadeau d'anniversaire pour ma grand-mère. Finalement j'ai oublié le cadeau, j'ai acheté le livre et je suis rentré dans le premier endroit au sec que j'ai trouvé.

BERTRAND

Avez-vous déjà lu ce livre de Michel Houellebecq, la carte et le territoire ?

ARGON

Non. Pas le moins du monde, je n'aime pas trop cet auteur mais je crois que l'ami avec lequel je discutais a cité ce livre et je pense d'ailleurs que c'est un passage de ce livre qui a bouleversé sa conception des grands maîtres de la Renaissance et du rapport qu'ils entretiennent avec leurs œuvres.

LE BARMAN - (*s'approchant d'eux*)

Que puis-je vous servir ?

BERTRAND

Mettez nous trois pintes s'il vous plait.

ARGON

Juste deux s'il vous plait, je n'ai pas encore fini la mienne.

LE BARMAN (*en s'éloignant*)

Très bien je vous apporte ça tout de suite.

LAURENCE (*regardant Bertrand en souriant*)

Toi qui ne voulais pas parler de délégation tout à l'heure, tu vas être servi là. En fait, Argon, dans ce livre, Houellebecq fait une comparaison, un parallèle entre la gestion qu'avaient de leurs ateliers les grands maîtres de la Renaissance et la manière dont les grands artistes contemporains comme Damien Hirst et Jeff Koons gèrent à l'heure actuelle leurs ateliers. En fait il les compare à Botticelli et Rembrandt dans le livre.

ARGON

Oui, c'est ce que mon ami essayait de m'expliquer, mais je n'arrivais pas à le croire, je ... C'était inconcevable pour moi que ce que je considère de pire dans l'art contemporain ait le même mode de fonctionnement que les grands artistes de la Renaissance. Cela a, comment dire, cassé un mythe en moi. Mais je suis heureux de cette prise de conscience car je me suis rendu compte que ma conception de la Renaissance était une sorte de fantasme. Un imaginaire qui m'avait été enseigné. Mais en fait à aucun moment dans mes cours, on ne m'a appris la manière dont se déroulait réellement le travail dans un atelier de maître à la Renaissance.

BERTRAND

Je comprends donc logiquement tout votre intérêt, pour le point de vue le plus direct d'un assistant d'artiste à la Renaissance et je me vois désolé de la désillusion que vous avez subie. Mais bon vous apprenez. La vie, et surtout la vie d'artiste, n'est que désillusion.

Cependant elle apporte aussi de belles surprises comme la découverte que vous avez faite aujourd'hui.

ARGON

Vous pouvez me tutoyer vous savez Monsieur. Mais vous, que pensez-vous du parallèle que Houellebecq induit dans son livre ? Je ne l'ai pas encore lu.

Le serveur s'approche avec la commande, il dépose les verres.

LE BARMAN

Tenez, voici l'addition.

LAURENCE

Je te la paye celle-là, tu as payé l'autre.

BERTRAND (*souriant*)

Allez, je prends la prochaine...

Elle sort son portefeuille et paye le serveur qui retourne derrière son comptoir, le pilier de bar gémit, se réveille et fait signe pour un autre verre.

LAURENCE

D'ailleurs par rapport à ta question, je pense qu'il serait bien que tu le lises ce livre. Pour que tu puisses bien appréhender, de manière générale, la comparaison dont ton ami a voulu te parler et que l'auteur élabore dans son livre.

BERTRAND

Mais bon, avant que tu le lises, pour que tu comprennes

mieux ce roman de Houellebecq et que tu aies un aperçu, je vais t'expliquer vite fait. L'histoire se passe dans un contexte contemporain et raconte l'ascension d'un artiste qui se retrouve confronté aux attentes du monde de l'art. C'est un jeune avec un certain talent, mais ce n'est pas un génie, c'est plutôt ce genre de personne qui sait travailler et qui a de bonnes idées au bon moment. Dans le livre, le succès du personnage, nommé Jed est terrifiant, quasi ridicule tellement il s'avère rapide et monstrueux. Brusquement en vue, ses œuvres se vendent des millions, des sommes qui n'ont plus de sens, et qui sont critiquées de manière implicite dans ce roman. A travers le portrait d'un artiste, la carte et le territoire interroge le statut de l'art, son rôle social, ainsi que la place qui est réservée à l'artiste.

LAURENCE

Sans oublier que l'image de l'artiste qui a été reprise par le romancier est celle de l'artiste maudit, isolé du reste de la société, incapable de créer du lien, avec un comportement entre autistique et capricieux. D'ailleurs je pense que ce portrait peu flatteur de l'artiste, Michel Houellebecq le fait aussi pour lui-même. Je pense vraiment que tu devrais lire ce livre parce que la manière dont ton ami t'a apporté ce parallèle n'était pas la bonne, selon moi, car ce n'est pas de cette manière-là qu'elle est développée dans ce livre. L'auteur n'est absolument pas aussi tranché que ce que tu viens de nous dire.

ARGON (*avec un sourire gêné*)

Merci pour ce résumé et ces précisions. Il est vrai que j'aurais dû lire ce livre avant de m'emporter sur une comparaison dont je ne comprenais même pas le sens

global. Dès demain j'irai trouver ce livre, mais je suis quand même content que cette discussion avec mon ami ait lancé en moi un questionnement plus poussé sur la place de la délégation en art, les différents niveaux de cette pratique et surtout : qu'est-ce que c'est que déléguer et est-ce que la délégation a un sens en art ?

LAURENCE

Quand tu disais être perturbé par la comparaison entre les ateliers d'artistes de la Renaissance que tu idéalisais et ce que tu détestes le plus dans le monde de l'art contemporain, c'est-à-dire comme il le présente dans son livre, les artistes à la Hirst et à la Koons...

Elle marque une pause, cherchant ses mots et regarde Argon fixement.

LAURENCE

Tu entendais quoi par-là, peux-tu m'en dire plus sur ce que tu détestes dans la manière qu'ont les grands artistes contemporains comme Hirst de pratiquer l'art ? Qu'est-ce qui te dérange toi de ton point de vue d'étudiant ou de jeune créateur ? D'ailleurs dis-nous, qu'est-ce que tu fais dans la vie ? En voyant les taches de peinture sur tes chaussures on s'est dit que tu étais plutôt manuel mais tu es encore en études ou tu as déjà eu ton diplôme ?

ARGON

Je viens de finir mon master aux beaux-arts de Bourges, je l'ai eu l'année dernière. Je me laisse une année pour réfléchir, j'hésite entre me mettre dans un atelier collectif d'artistes, ou continuer encore un peu les

études. Il y a un DMA à l'école Boule qui m'intéresse beaucoup, mais je ne sais pas encore, je n'ai toujours pas décidé. Ah, et par rapport à ce que je disais tout à l'heure, ce que je déteste dans ces grandes figures de l'art contemporain, c'est cette capacité à produire des œuvres où la main de celui qui signe n'a rien fait d'autre que signer. J'ai du mal avec cette attitude productiviste, c'est comme s'il fallait produire toujours plus d'œuvres et toujours plus vite pour suivre la volonté du marché.

Il marque une pause, il se passe la main dans ses cheveux mi-longs qui lui tombent souvent devant les yeux et reprend.

ARGON

Et c'est là où la comparaison avec la Renaissance m'a marqué, car je n'avais jamais vraiment bien réalisé que les grands maîtres de cette période répondaient toujours à des commandes. Sans le mécénat de la famille Médicis ou de tant d'autres, ils n'auraient pas produit toutes ces œuvres qui sont pour nous à l'heure actuelle des grands classiques. Donc peut-être que l'art a toujours été soumis à un marché, confronté à une question d'offre et de demande.

BERTRAND

Maintenant qu'on en parle, je me souviens que dans son livre il fait une description assez particulière de Damien Hirst et de Jeff Koons, car le jeune peintre, le personnage principal, essaye à un moment de réaliser une toile d'eux, qui je crois bien se nomme Koons et Hirst se partageant le marché de l'art. Il fait donc le portrait descriptif de Hirst qu'il présente comme quelqu'un qu'on

pourrait décrire de brutal, cynique... comme s'il était en train de vous regarder et de vous dire vous êtes tous insignifiants pour moi du haut de ma tour d'ivoire et de billets. Mais on pourrait également le voir tel un artiste riche mais révolté, bien que très riche, qui poursuit un travail angoissé sur la mort. Finalement c'est le portrait typique d'un artiste anglais de sa génération.

ARGON

Ce que vous venez de décrire, à part le côté artiste révolté, c'est exactement la manière dont j'imagine Damien Hirst, en costume haute couture, tel un vrai PDG, un vrai chef d'entreprise. Il n'est plus un artiste, il n'est pas une âme sensible tourmentée par son époque qui ressent le besoin de produire des formes. Il n'est plus un contemporain selon Agamben, il coïncide trop pleinement avec notre époque. Son attitude de chef d'entreprise est totalement en accord avec la vision capitaliste de notre époque. Il convient tellement parfaitement à notre temps, sur tous les points qu'il ne peut pas être un réel contemporain. Il ne peut pas être considéré comme un contemporain car vu qu'il est comme son époque, il n'est pas capable de la voir telle quelle est.

Deux personnes à la table derrière eux se retournent vers lui car il a dit cette dernière phrase sur un ton un peu plus fort. En voyant qu'il était regardé, il se sent gêné, rougit et reprend sur un ton plus calme.

ARGON

En fait j'ai l'impression que cet artiste, et d'autres bien sûr, représente exactement ce qui ne va pas dans notre

société, plutôt ce qu'est notre société. Cet individualisme, cette course à l'argent, au profit, cette perte de rapport avec le fait-main, le faire. Comment peut-on encore être considéré comme un artiste contemporain quand on est en accord total avec tous les dysfonctionnements de notre temps.

BERTRAND

Je reconnais bien là le point de vue d'un jeune homme plein d'énergie et complètement survolté. Ne trouves-tu pas que ton point de vue est un peu binaire, un peu trop tranché ? Tu sais, je n'apprécie pas non plus ces grands artistes à la Damien Hirst, que j'appelle des artistes entreprises. En effet ils sont devenus, plus des chefs d'entreprise que réellement des praticiens. En tout cas, il est bien qu'à ton âge tu te poses déjà des questions sur les principes de délégation et sur ce qu'est le fait de déléguer. Comme tu l'as dit tout à l'heure et c'est très juste, je pense aussi qu'il y a plusieurs strates au fait de déléguer. D'ailleurs, moi en tant qu'artiste, je pense... Enfin non, je ne pense pas, je pratique la délégation. Ce qui est bien d'avoir compris aussi, c'est qu'en effet le principe de dissocier le penser et le faire, n'a pas attendu la société moderne et industrialisée, pour être pensé. Car oui, les artistes de la Renaissance déléguaient une partie de leur travail, le fait de préparer les toiles, les fonds, de préparer les couleurs et de réaliser les parties les moins complexes d'un tableau ; tout ça ils le délèguent.

LAURENCE

De plus, contrairement à ce que tu as dit tout à l'heure, je trouve que notre époque et surtout votre génération, est dans un retour total vers le fait-main, l'artisanat.

Comme s'il était en contradiction avec le concept qui a été beaucoup mis en avant depuis un siècle, avec le début des avant-gardes. C'est vrai que même dans la manière d'enseigner l'art, en tout cas en France, on a placé la technique au second plan. Et je pense que cela a peut-être été une erreur qui amène maintenant une génération d'artistes comme vous, qui est en totale opposition avec le modèle artistique actuel.

Argon boit enfin la première gorgée de sa bière. Il scrute ses deux interlocuteurs, très pensif. Face à lui Laurence lui sourit, avec ce genre de sourire sévère de quelqu'un qui essaye de t'enseigner. Bertrand, entre eux deux, a recommencé à feuilleter le livre posé en face de lui avec l'air dépité de celui qui ne comprend pas ce qu'il lit.

LAURENCE

Et puis, la délégation va de pair avec certains médiums artistiques. Je pense que les questions que tu te poses viennent du fait que tu as peut-être une pratique très plastique, très en lien avec les matériaux, donc avec des techniques. Mais sache qu'avec d'autres médiums comme la vidéo par exemple, il y a des artistes qui ne font que penser les scénarii et qui n'ont plus filmé depuis très longtemps, et à qui ça ne pose aucun problème de ne pas faire les images, vu qu'ils les retravaillent après. Je pense que toutes ces questions de délégation doivent toujours être remises en parallèle avec un médium, une technique. Car si par exemple demain tu voulais réaliser une sculpture en bronze, tu n'en aurais pas les capacités financières techniques et spatiales. Pour réaliser ça, tu devras faire appel à une fonderie que tu iras voir avec ta sculpture en argile ou

en plâtre. C'est eux qui réaliseront après en bronze par des techniques que tu ne maîtrises pas et que si tu voulais les maîtriser, il te faudrait plusieurs années, ainsi que la volonté d'être fondeur et non artiste plasticien. Ce ne sont pas des choses qui s'apprennent en deux semaines, il faut les pratiquer régulièrement pour maîtriser ces genres de technique complexe.

ARGON

Je suis assez d'accord avec ce que vous dites, c'est un peu ce que j'entendais tout à l'heure par plusieurs strates dans le fait de déléguer. Mais ce qui me pose un problème avec les artistes dont on parle depuis tout à l'heure, avec ces artistes entreprises comme les appelle Bertrand, c'est qu'ils ne pratiquent plus du tout. En tout cas c'est l'image que j'en aie. Je les vois plutôt avec leur costume en train de donner des ordres à une équipe plutôt que d'être en bleu de travail, les mains dedans. Ce sont plutôt ces petites mains qui réalisent les grandes idées et concepts du grand chef. C'est cette manière de penser l'art qui me dérange vraiment. Je sais bien que l'on dit, que c'est dans la nature des grands leaders qui veulent avoir de l'impact, de diriger et d'instrumentalisé un grand nombre de personne, mais ça me dérange trop comme manière de concevoir le monde

Il soupire prend son verre et boit une grande gorgée puis reprend.

ARGON

Je n'arrive pas à comprendre comment les artistes les plus connus et les plus vendus à l'heure actuelle ne touchent plus à ce qu'ils vendent. C'est cette quête de l'ultra production qui me pose un problème. Je

me rends compte que c'est un problème qui n'est pas juste lié à notre époque mais que les grands maîtres de la Renaissance étaient aussi confrontés au même problème : être productif. En revanche, je ne pense pas qu'ils avaient la même manière de penser la délégation que les artistes entreprises. Je ne pense pas mais il faut que je finisse de lire ce livre pour en être sûr. Puis, je pense que si les ateliers de grands artistes se sont développés d'une telle manière, avec certains qui pouvaient atteindre jusqu'à une centaine d'assistants, c'est parce que ces artistes devaient répondre à des commandes. Ils ne répondaient pas aux commandes du marché, comme à l'heure actuelle, ils répondaient à la commande de mécènes, de grands donateurs, certes les deux conduisent vers un certain productivisme, même un productivisme certain. Cela étant, je sais bien qu'à cette époque entre les statuts d'artistes et d'artisans, tout s'est bouleversé car c'est à ce moment-là que le statut d'artiste a été créé alors qu'avant les œuvres n'étaient pas signées. L'artiste était un artisan. Il est devenu artiste à partir du moment où il a apposé son signe distinctif, sa signature. Je trouve ça assez incroyable qu'à l'heure actuelle des artistes ne soient plus que des signatures!. Ces artistes entreprises pour moi ne sont qu'un nom, qu'une signature apposée sur une œuvre qu'ils n'ont même pas réalisée. Je ne sais pas pourquoi ça me touche autant, et peut être que comme vous l'avez dit tout à l'heure, ça vient de ma jeunesse. Mais il n'empêche que je ne trouve pas ça acceptable.

LAURENCE

S'il y a des artistes et des artisans, ce n'est pas pour rien. Ils développent, chacun de leur côté, des savoirs différents. Je ne connais pas, et je ne pense pas que

cela existe des artisans qui maîtrisent toutes les techniques artisanales. Chacun est maître dans son propre domaine et matériau. Tu ne vas pas demander à un menuisier de faire de la céramique, chacun a ses propres compétences techniques. Alors je ne vois pas pourquoi on devrait demander à des artistes de posséder toutes les capacités techniques des œuvres qu'ils ont envie de réaliser. Selon moi ça fermerait complètement la création, la pulsion créatrice.

ARGON

Ce n'est absolument pas ce que j'ai dit. Je sais très bien qu'on ne peut pas posséder toutes les techniques et qu'à des moments il faut savoir déléguer à ceux qui ont les connaissances que l'on n'a pas, ça c'est normal. En revanche ce que je ne comprends pas et ce que je ne veux pas accepter, c'est le fait que des artistes ne soient plus les praticiens. Comment peut-on se dire artiste quand les œuvres qui portent notre nom, n'ont pas été réalisées en partie de notre main ?² C'est une chose qui est devenue banale et complètement acceptée socialement, mais moi je n'y arrive pas. Cette vision de l'artiste est aux antipodes de la mienne, de cette vision que j'ai et qui m'a donné envie d'être artiste.

Laurence allait répondre mais Bertrand l'interrompt d'un raclement de gorge et commence à parler en tenant le journal entre ses mains comme si c'était la chose la plus précieuse qui soit.

BERTRAND

Bon, changeons de sujet car votre conversation pourrait être sans fin, vous avez tous les deux des points de vue très différents. Ce n'est pas en vous envoyant vos

propres vérités tous les deux au visage que vous allez faire évoluer le point de vue de l'autre. Donc revenons à ce qui est vraiment intéressant, ce journal est quand même un morceau d'histoire qu'on a entre nos mains. Voilà ce qui m'intéresserait vraiment de savoir maintenant, c'est ce qu'Argon a compris de sa lecture. Comme il l'a dit tout à l'heure ce qui serait vraiment intéressant, c'est qu'à travers ce livre on puisse vraiment découvrir le point de vue de celui à qui on a délégué les tâches à la Renaissance.

LAURENCE *(avec une moue vexée)*

Pour moi, tu sais la conversation qu'on avait était très importante, elle est un peu le synonyme de cette fracture générationnelle que je ressens. Il y a de plus en plus de jeunes qui sont obsédés par ce besoin de faire, d'apprendre et de connaître des techniques. Je me souviens quand j'étais étudiante, il y en avait très peu de jeunes comme ça. Je m'en rappelle d'un, il n'y en avait qu'un étudiant qui ne jurait que par la technique, il voulait tout apprendre, tout savoir faire par lui-même. Il ne supportait pas que quelqu'un d'autre puisse toucher à sa réalisation. En revanche, il glanait tout le savoir technique possible : maçonnerie, proto-photographie, menuiserie, céramique, ferronnerie et tant d'autres. Son seul besoin était que son œuvre soit produite entièrement par lui, par ses propres mains et je retrouve dans ton point de vue, Argon, un peu les mêmes arguments que ceux de cet ancien camarade.

BERTRAND *(les yeux brillants d'excitation)*

Je comprends, je ne dis pas que votre conversation n'était pas intéressante, je dis juste que là, tu te rends compte de ce qu'on a entre les mains. Depuis que vous

parlez, j'essaye de décrypter ce qu'il y a d'écrit dans ce livre, mais j'en suis incapable. J'ai beau essayer je ne lis pas le vénitien même si je comprends l'italien et ça commence un peu à me frustrer, alors j'aimerais beaucoup qu'Argon puisse reprendre sa merveilleuse lecture. Afin qu'il puisse nous traduire ce qu'il comprend car là on est complètement dépendant de sa capacité et de sa gentillesse à traduire ce texte pour pouvoir le comprendre. Comme quoi...

Il marque un silence, un sourire narquois sur les lèvres, Laurence et Argon le regardent intrigués.

BERTRAND

Heureusement qu'il existe encore des jeunes comme lui qui ont une réelle envie d'apprendre et qui s'intéressent toujours à ces savoirs qui n'intéressent plus les jeunes d'aujourd'hui. Tu imagines, s'il n'avait pas eu cette volonté de faire par lui-même, d'apprendre toujours plus de savoir, il aurait trouvé un livre et comme nous il aurait été incapable de lire. Et ce dont je suis sûr, c'est que chez les jeunes ayant grandi à Venise et qui ont son âge, il doit être le seul à avoir voulu apprendre le vénitien. D'ailleurs je ne sais pas comment l'idée t'a traversé la tête, mais par exemple ça c'est bien quelque chose que j'aimerais que tu nous expliques. Qu'est-ce qui dans ta jeunesse t'a donné envie d'apprendre cette langue qui est complètement désavouée à l'heure actuelle, comme tous les patois ?

ARGON

En vrai, c'est une drôle d'histoire je vous avoue. Mon grand-père était passionné de vieux livres, il n'était pas

antiquaire, mais je vous jure sa bibliothèque était incroyable. Il parlait le vénitien, plutôt, il avait quelques bases de vénitien. C'est lui qui m'a appris les bases, après j'ai continué à vouloir apprendre par moi-même et j'ai pu grâce à l'incroyable outil qu'est internet.

Il marque une pause comme plongé dans de vieux souvenirs. Il prend sa bière, la porte à ses lèvres et boit son verre d'un seul trait.

ARGON

Mais pardon, c'est vrai que cette volonté, que mon grand-père m'apprenne le vénitien est aussi venue par l'intermédiaire d'un livre. Par hasard un jour où ma mère m'avait déposé chez lui, pour le week-end, j'ai découvert un livre, ce genre de tout petit livre qui ouvert tient dans la paume de votre main. Je venais d'avoir six ans, c'était au tout début où j'apprenais à lire et je me rappelle que je lisais tout ce qui me tombait sous la main, les emballages, tout. Je me rappelle avoir ressenti une frustration tellement intense après la joie immense de la découverte de ce petit livre. Il était tellement vieux et mystérieux pour mes yeux d'enfant lisant tout ce qui passe, que quand je l'ai ouvert et que je n'ai pas compris, j'ai pleuré. J'étais incapable de lire ce qui était écrit, ça m'a tellement frustré. Je suis allé voir mon grand-père en pleurs avec le livre lui demandant : Papi, pourquoi je ne comprends pas ? Ce sont les mêmes lettres mais pas les mêmes mots et là il m'a dit avec le sourire : c'est normal mon petit, c'est une vieille langue oubliée que plus personne ne parle aujourd'hui, mais je vais te dire un secret : papi il connaît un peu. Il m'a pris dans ses bras, est allé s'asseoir sur son Chesterfield en cuir bleu usé, il m'a

assis sur ses genoux et il a commencé à me lire ce petit livre. Il lisait d'abord la phrase en vénitien et après il me la traduisait en italien. C'est comme ça que j'ai commencé à apprendre les langues anciennes.

LAURENCE

D'ailleurs, qu'est-ce que c'était finalement ce petit premier petit livre, qui était l'auteur ?

ARGON (*finissant la dernière gorgée de sa bière*)

Je crois bien que c'était un livre de Pline l'ancien, L'histoire du monde, si mes souvenirs sont bons. Pour être sincère je ne sais plus du tout de quoi ça parlait, il faudrait que je le relise.

Bertrand regarde le jeune homme avec de plus en plus d'intérêt. Il finit son verre d'une seule traite, il regarde Laurence avec son verre quasi plein et décide d'attendre avant de recommander à boire.

BERTRAND

Sinon, Argon, tout à l'heure avant qu'on vienne te déranger, qu'as-tu appris de ce livre ? Quelle est la forme d'écriture, c'est vraiment écrit comme un journal de bord ? J'ai cru reconnaître des dates en haut de certaines pages.

ARGON

Déjà j'ai appris le nom de l'auteur, mais je vous avoue que c'est un des livres les plus difficiles à traduire, même le plus compliqué que j'ai eu entre les mains. Cela vient du fait que c'est de l'écriture manuscrite, rien à voir avec le fait de traduire quelque chose d'imprimé. Donc l'auteur s'appelle Giorgio Vasaricelle et de ce que

j'ai compris, il a commencé à travailler vers l'âge de seize ans dans l'atelier du Titien au moment où débute son journal, en 1525. C'était pendant la réalisation du portrait d'homme au faucon. Il a écrit trois pages à son arrivée puis il reprend l'écriture à partir de 1530 donc à vingt et un ans de manière plus régulière. En feuilletant vite fait le journal j'ai remarqué qu'étrangement, il y a quelques fois des vides de plus de six ans entre les différents moments où il écrit. J'ai l'impression que cet assistant a suivi le grand maître des portraits pendant une longue période de sa carrière. Au vu des dates, je dirai plus de quarante ans. C'est comme si ce journal avait suivi l'auteur tout au long de sa carrière d'assistant.

LAURENCE

Que marque-t-il dans son journal ? Est-ce réellement un journal où il décrit minutieusement ce qu'il fait ? Fait-il un peu comme Pontormo dans son journal qui pendant une courte période décrit mécaniquement, tout ce qu'il mange et avec qui, dans l'idée de faire attention à sa santé, à son alimentation par peur de la mort ? Fait-il aussi comme dans le journal de Pontormo où je me rappelle, qu'il décrivait aussi, les figures qu'il était en train de peindre de manière très factuelle ? Comme, Lundi, j'ai peint le crâne. Mardi, les épaules. Mercredi, je n'ai pas peint car j'avais mal au ventre. Jeudi, j'ai entamé le torse... Giorgio Vasaricelle décrit-il vraiment son quotidien ou seulement des événements marquants ? C'est une possibilité, vu que tu nous as dit qu'il n'écrivait pas pendant de longues périodes.

BERTRAND (*complètement euphorique*)

En feuilletant un peu, j'ai vu une ou deux figures dessinées rapidement dans le carnet. En as-tu vu

d'autres et sais-tu à quelle peinture elles correspondent ? Y'a-t-il des anecdotes de l'auteur sur ces figures appartenant aux toiles de son maître ? Par exemple quelle partie de la peinture est-il en train de réaliser pour son maître ? Ou même, comment il appelle Titien au quotidien : monsieur, maître, monseigneur ... ?

ARGON

Du peu que j'ai lu, je vois plusieurs styles d'écriture et de types d'information donnés. Dans la première partie, il énumère des choses très factuelles, mais on ressent qu'il y a l'émerveillement d'un enfant de seize ans qui découvre l'atelier d'un peintre qu'il respecte et idolâtre. Il l'appelle le Titien ou le maître, en tout cas au début il en parle toujours avec un grand respect. Je vais continuer de lire un peu si vous le permettez afin de pouvoir vous en dire plus, car je n'en étais vraiment qu'au début de la découverte de ce que ce jeune assistant raconte, avant que vous veniez me parler.

Bertrand tend le livre à Argon qui le saisit, l'ouvre et reprend immédiatement sa lecture. Laurence et Bertrand se regardent, puis regardent Argon d'un air hébété. Laurence boit plusieurs gorgées de sa bière, qu'elle n'avait alors jusque-là pas touchée. Bertrand lève le bras pour faire signe au serveur de venir.

BERTRAND

Que voulez-vous boire cette fois ?

ARGON (*sans lever la tête de son livre*)

Une pinte de bière pour moi, mais une brune cette fois s'il vous plaît.

Bertrand, se tourne vers Laurence qui finit doucement sa bière.

BERTRAND

Et toi que veux-tu ?

LAURENCE

Une pinte de blonde s'il te plaît.

Elle se lève et va en direction des toilettes situées au fond du bar, à droite du comptoir. Le barman se dirige vers leur table.

LE BARMAN

Que désirez-vous ?

BERTRAND

Alors, une pinte de brune, une pinte de blonde...Plutôt deux pintes de brune et une pinte de blonde avec un petit Cognac à côté s'il vous plaît.

LE BARMAN

Très bien, je reviens avec votre commande dans deux minutes.

BERTRAND

Merci.

Bertrand fixe Argon plongé dans sa lecture. Il se revoit jeune, passionné de tout et révolté par tant de choses. Il se demande, à quel moment il est devenu un vieux ronchon, comme l'appelle souvent Laurence. Cette dernière, pousse la porte des toilettes, revient à leur table d'un pas doux et s'installe sans un mot. Les deux amis scrutent le visage d'Argon, à la recherche du moindre signe d'une découverte intéressante.

BERTRAND (*trop impatient*)

Alors, tu as lu quelque chose d'intéressant ?

ARGON

Attendez, pas encore. C'est dur à traduire.

Le silence se réinstalle autour de leur table. Deux nouveaux clients sont entrés dans le bar et s'installent à une des tables vides à côté d'eux.

ARGON

Je viens de trouver un truc, je ne sais pas si ça vous intéresse, mais comme l'a dit Laurence tout à l'heure à propos du journal de Pontormo, Giorgio Vasaricelle parle aussi de maladie. Il craint pour lui mais surtout pour le Titien son maître. Il dit qu'à l'arrivée du printemps tout ce qu'ils ont mangé et qui était resté congelé pendant l'hiver, va se réchauffer et gonfler en eux à l'arrivée des beaux jours. L'auteur a l'air de craindre réellement le printemps. Sinon, je vois aussi qu'au tout début, quelques mois après son arrivée, il a accompagné le Titien dans la basilique de Santa Maria Gloriosa dei Frari, pour la fin de la réalisation de la Madona di Ca'Pesaro, une huile sur toile de 5 mètres sur 3. L'assistant décrit cette toile qui est comme une épreuve d'initiation et s'il ne convient pas à son maître lors de la réalisation de cette madone, il devra rentrer chez lui dans sa campagne, avec ses moutons. Il a vraiment l'air terrorisé par cette possibilité et il se dit donc prêt à tout, pour surprendre le Titien lors des finitions de cette madone.

Il se replonge dans sa lecture, mais relève la tête quelques secondes plus tard.

ARGON

J'espère vraiment trouver dans ses écrits, les ressentis de cet assistant sur le fait de participer à la création de chefs-d'œuvre, tout en étant complètement invisible. Que pense-t-il du fait que les mécènes qui lui commandent les tableaux, connaissent le nom du Titien mais pas le sien ?

BERTRAND

Ce qui serait intéressant, pour cette toile en particulier, ce serait de savoir si Giorgio parle des traces de repentir autour des éléments architecturaux qui ont été finalement remplacé par deux colonnes, peintes par d'autres mains que celles du Titien. Grâce à ses découvertes au rayon X, les historiens de l'art ont pu mieux comprendre l'aspect disproportionné entre ces deux colonnes en fond et le cadre architectural général de la composition. Il serait vraiment intéressant de voir si ce journal, nous donne plus d'éléments sur ce fait. Giorgio était-il déjà présent lors de ce changement de décors ou est-il vraiment arrivé à la fin de la réalisation pour aider à mettre la couche de vernis.

ARGON (*intrigué*)

Je n'étais pas du tout au courant de cela, c'est vrai qu'il serait très intéressant de pouvoir avoir le point de vue de cet assistant, qui d'autant plus, fait ses débuts au service du Titien pendant la fin de la réalisation de cette huile.

Argon se replonge dans sa lecture. Bertrand et Laurence le scrute. Il est très dur pour eux de patienter. Le barman revient avec un plateau contenant la commande. Il dépose tout sur la table et laisse l'addition sans un mot.

BERTRAND (*sortant sa carte de sa veste, il la lui tend alors que le barman allait repartir*)

Je vais vous régler tout de suite. La commande est pour moi.

ARGON (*sans lever la tête de son livre*)

Merci. C'est gentil Monsieur.

BERTRAND

Ne m'appelle pas Monsieur, Bertrand fera très bien l'affaire.

Laurence, elle, le remercie d'une tape sur l'épaule, elle n'aime pas que l'on paye les choses à sa place.

ARGON (*levant la tête du livre*)

Sur les 3 pages écrites en 1525, je ne vois pas de signe du fait que Giorgio ait véritablement participé à la création ou même aux finitions de la Madone di Ca'Pesaro. Il avait plutôt l'air déçu car il dit qu'il ne faisait que des allers-retours, pour apporter les pigments, les essences et les huiles à ceux qui peignaient, selon lui c'est parce qu'il était le plus jeune. J'ai cependant l'impression que dès le début, il s'est lié d'amitié avec la personne en charge de faire les mélanges de couleur, nommé Luis. Il exprime surtout la peur de ne pas avoir réussi son initiation et que Titien le

renvoie dans son village et de l'incompréhension car il croyait que le maître le jugerait sur ses dons de peintre et non ses capacités à servir les autres et à courir partout.

BERTRAND (*avec une moue déçue*)

Domage. J'espère qu'on apprendra des choses plus croustillantes sur l'atelier du Titien dans la suite du journal.

LAURENCE

Pardon de te demander ça mais étant donné que tu es un peu notre seul moyen de comprendre ce qui est écrit là-dedans, pourrais-tu survoler cet ouvrage et nous dire s'il y a des passages qui te semblent plus intéressants.

ARGON

Je vois déjà dans ce qu'il dit quelque chose de très intéressant, c'est sa volonté de faire quelque chose d'utile, de mettre ses mains dans le cambouis comme on dirait. Mais ce qui me touche surtout c'est sa frustration de ne rien faire, de ne pas participer à la réalisation de l'œuvre qu'il a sous les yeux.

Il se replonge dans sa traduction mais relève la tête directement après.

ARGON

En fait ce que j'aimerais comprendre et développer avec ma pratique à l'avenir, c'est l'importance du faire dans l'existence. Quel est le sens réel du travail quel qu'il soit, même d'un travail artistique ? Qu'est-ce que le labeur, qu'est-ce que prendre du plaisir dans

le labeur, pourquoi avons-nous plaisir à réaliser ou à fabriquer des choses ? Mais je dévie un peu, désolé. Je reprends ma traduction. C'est juste que pour moi il ne peut pas y avoir de pensée sans action, on ne peut pas comprendre le monde juste à travers nos yeux à travers notre intellect ; nous avons besoin de nos mains pour saisir le monde, pour appréhender les choses. Je ne sais pas si vous voyez ce que je veux dire. Mais par exemple, c'est le texte d'Henri Focillon, *Eloge de la main* qui m'a donné envie de me pencher sur la place de nos mains, de la place du geste à notre époque. Ce sont les artistes avant tout qui ont senti la puissante vertu de cet organe, de ce membre et il faut selon moi que les artistes contemporains continuent de mettre en valeur leurs mains.

LAURENCE

Ah oui *Eloge de la main*, un texte très sensible, presque poétique qui rappelle l'extrême attention que les grands artistes, de toutes les époques, ont prêté à l'étude des mains. Ce sont les artistes par exemple comme Rembrandt qui nous montrent les mains dans toutes leurs conditions, leurs âges, leurs types, leurs émotions. En effet dans la leçon d'anatomie, l'élément primordial, ce sont les mains du docteur Tulp, ouvrières et académiques qui tiennent au bout d'une pince un faisceau d'artères. Il est vrai que la main a longtemps été au centre de toutes les formes artistiques. Cependant, il faut vivre avec son temps, la main n'est qu'un outil, c'est le nôtre certes, mais il nous a permis d'en concevoir de biens plus performants et efficaces. Alors pourquoi devrions-nous nous contenter de celui-là, par respect d'une tradition alors que nous possédons beaucoup mieux à l'heure actuelle ?

ARGON *(un air de défi dans le regard)*

Mais cela est une vision purement productiviste du corps et de l'art. Ne pensez-vous pas que continuer cette fuite en avant vers le progrès, technologique en particulier, nous éloigne toujours un peu plus du vrai sens des choses et du monde qui nous entoure ? Comme le dit Focillon c'est par les mains que l'homme prend contact avec la dureté de la pensée, c'est elle qui dégage le bloc de matière, qui lui impose une forme, un contour. Les mains sont action, elles ne seront jamais obsolètes, elles ne pourront jamais être remplacées par une quelconque technologie plus performante car la technologie n'est pas sensible. La main n'est pas un outil sans âme, la main prend, crée, parfois même on dirait qu'elle pense, ce qui n'est pas le cas d'un marteau ou d'une scie. Par l'outil que sont les mains on ressent l'habitude, l'instinct et une volonté d'action. Elles sont l'organe de la connaissance pour chaque homme particulièrement pour les artistes, en plus d'être l'instrument par excellence de la création.

BERTRAND

Je suis assez d'accord avec ce postulat, mais tout à l'heure quand tu parlais de délégation tu remettais aussi beaucoup en question, les mains qui fabriquent ce qu'un autre pense à leur place.

ARGON

Ce ne sont pas les mains des assistants qui fabriquent que je critique mais plus celles de l'artiste, de l'intellectuel de l'art qui a l'idée et dont les mains ne produisent plus la forme physique de cette idée. C'est plus cela qui me dérange, je vous ai dit tout à l'heure que je comprenais qu'un certain type de délégation soit complètement lié à une vision de la production artistique et artisanale.

Il prend une grande inspiration et porte son verre à ses lèvres, il scrute ses deux interlocuteurs sans un mot. Puis replonge dans son mystérieux journal.

LAURENCE

Tu fais l'éloge de la main et des savoir-faire mais ce sont ces mêmes choses ces mêmes savoirs, qui nous ont menés à ce système de société tourné vers le profit, l'individualisme et le capital dans lequel nous sommes. Alors pourquoi vouloir défendre cette tradition de la main ? Pourquoi cette génération de jeunes artistes dont selon moi tu fais partie se tourne vers le passé, alors qu'il y a un avenir tellement plein de nouvelles possibilités à explorer ? Pourquoi, alors que vous avez encore toute la vie devant vous, vous cherchez les réponses dans ce qui a déjà été pensé et fabriqué, plutôt que dans tout ce qu'il nous reste à découvrir comme technique, comme matériaux ? Ne trouverais-tu pas cela fascinant qu'une machine connectée à tes pensées puisse produire exactement ce que tu veux sans les détours que la main peut occasionner.

ARGON

En fait voyez-vous, cette vision du futur me terrifie plus qu'autre chose. Je ne veux surtout pas être dépendant d'une machine pour agir, pour traduire mes pensées en action. Selon moi, le jour où l'on peindra à la machine, alors la main aura rejoint une cruelle inertie, car la peinture sera devenue un cliché obtenu par un œil sans mains. Ce sera un art qui même quand il tente de représenter les foules est l'image de la solitude, parce que la main n'intervient pas pour y répandre, le fluide chaleureux de la vie humaine.

Argon marque une pause, cherchant les termes justes. Bertrand fait un léger signe de tête d'acquiescement en sirotant son cognac. Un bruit sourd monte du fond de la salle, un groupe d'amis à l'air d'avoir dépassé la dose d'alcool recommandée et vient de réveiller le pilier de bar qui commence à grogner.

ARGON

J'ai lu qu'étymologiquement le mot art signifie agir et non faire, ce qui voudrait dire qu'à partir du moment où l'on agit, on est un artiste. Alors que serait l'art, que serait l'agir si ce sont des machines qui traduisent à notre place nos pensées en action. Que serait l'art si nous donnons à ce qui devrait rester des outils, la possibilité d'agir à notre place. Il est vrai que dans notre société être artiste ne signifie pas simplement agir. Notre époque est tournée vers le capital, il faut vendre des œuvres pour être artiste. Mais si l'art signifie agir, l'art est alors accessible à tous, à travers toute activité ou action. Pourquoi alors l'art reste si élitiste ? C'est peut-être parce que socialement, nous avons décidé de distinguer un groupe nommé artiste, d'un autre nommé médecin, d'un autre nommé menuisier, mais bon ceci reste un système de classification purement artificiel. L'art au lieu d'être mis dans une case, d'être singularisé de cette manière devrait être universel. L'art devrait pouvoir être un facteur humain dans la vie de chaque individu, ainsi chacun serait artiste à sa manière selon ses envies et ses capacités. Car comme le dit William Morris chaque personne devrait être capable de fabriquer et d'être entouré de beaux objets.

BERTRAND

C'est bien beau, mais si tout le monde était artiste, il n'y aurait plus d'artistes à proprement parler. De plus cela

reste complètement idéaliste voir même naïf d'essayer de penser l'art dans un autre système que celui dans lequel nous vivons c'est-à-dire un système individualiste et capitaliste. Ah et d'ailleurs même si mon latin revient de loin je ne suis pas sûr que *ars* veuille dire agir.

ARGON

Pourquoi dire ça, pourquoi ce serait idéaliste ce que je dis ? Alors que l'artiste est censé être celui qui modifie la trajectoire des hommes, l'artiste est celui qui bouleverse les idées établies en mettant en relation des objets et des images que l'on n'associe pas normalement. Ce serait génial que chaque homme soit artiste et puisse participer à cette modification

LAURENCE (*en coupant la parole à Bertrand qui aller répliquer*)

Tu viens de citer William Morris mais lui viens des arts appliqués, il ne parle pas de l'art en tant que tel. Nous sommes dans une autre vision des choses, car les arts appliqués induisent la série donc un abandon de l'objet unique, ce qui n'est pas le cas dans l'art. Si même le maçon, le tapissier ou le charpentier sont artistes, cela dans une vision plus liée aux arts appliqués que à l'art, ils ne feraient que rajouter de l'ornement, du décor aux gestes qu'ils produisent et à la technique qu'ils ont habituellement. Mais est-ce que rajouter de l'ornement à des techniques que l'on ne peut pas déconstruire car elles sont liées à l'utilitaire peut être réellement considéré comme de l'art ? Je ne crois pas.

ARGON

Je pense qu'il faut arrêter de faire une frontière aussi imperméable entre ce que l'on appelle l'art et les arts appliqués. Pour moi ce sont deux choses complémen-

taires presque indissociables, l'un ne serait rien sans l'autre et vice versa. Puis, pour en revenir à ce que vous disiez, selon moi il y a un double but au fait d'appliquer les arts aux articles utilitaires. Cela permet tout d'abord d'ajouter de la beauté au résultat du travail des hommes qui sinon serait complètement laid. De plus cette application des arts permet surtout d'ajouter du plaisir au travail lui-même qui sinon ne serait qu'une tâche rebutante et fastidieuse.

LAURENCE

Oui mais là vous parlez d'arts appliqués, alors que depuis le début de cette conversation nous parlons d'art. La notion de faire et de technique, n'est pas la même dans les deux disciplines ; c'est bien pour cela qu'il y a deux mots différents pour qualifier deux notions différentes.

ARGON

Mais il n'y a pas vraiment deux mots différents, il y a juste art et art appliqué à la vie au quotidien, à tout ce qui nous entoure et c'est ce que devrait toujours être l'art. L'art n'est pas fait pour coûter des milliards et être protégé dans des cages de verre dorées par les plus performants systèmes de sécurité. L'art est fait pour être vu, pour être vécu, pour être senti. Sans ça l'art finit par créer des objets sans profondeur.

BERTRAND

Pour en revenir à ce que l'on disait avant, quel est le lien pour toi entre la volonté d'avoir les compétences techniques pour réaliser ses propres œuvres en tant qu'artiste, et le fait que l'art n'est qu'une question d'agir ? Pour toi toute personne ayant des techniques

et une capacité d'action serait artiste ? Ensuite tu nous parles de beaux objets, mais qu'est-ce que le beau ? La notion d'esthétique est quelque chose de quand même très subjectif. Donc quel est le lien pour toi ?

ARGON

Selon moi ce sont des choses qui s'entremêlent, mais je vous avoue que chaque jour où je pense à ça, ma conception des choses s'affine et mon avis évolue. Pour l'instant, je pense qu'un monde où tout individu travaillerait sa capacité d'agir, sa capacité à faire de l'art serait un monde plus juste et plus humain que celui-ci dans lequel nous vivons. Un monde où chaque personne prendrait du plaisir dans son travail, dans son labeur quel qu'il soit. Car il n'y aura derrière ce monde aucune vision productiviste, peut-être une peu, si d'une certaine manière mais il aurait surtout une vision des choses tournée vers le bonheur l'accomplissement de soi pour chacun. Qu'est-ce qui est plus gratifiant que d'avoir les compétences de produire un objet de A à Z, que l'on façonne en fonction de notre propre notion du beau ? Pour en revenir à ce que je disais à Laurence, que serait un monde où l'on ne créerait plus rien dans le monde physique, où l'on ne ferait qu'intellectualiser des actions qui seraient produites par des machines ? C'est déjà un peu le cas à l'heure actuelle certains hommes intellectualisent des choses qui sont produites par d'autres. On voit bien à quel point le travail l'épanouissement dans le travail se dégradent, alors pourquoi voudrions nous aller de plus en plus là-dedans ? La technologisation, la virtualisation, la numérisation de toutes nos tâches, de tous nos gestes du quotidien c'est la mort de l'agir, donc pour moi la mort de l'art. Je sais bien que la

technologie, avait à la base pour but de réduire la peine des travailleurs, mais on voit bien aujourd'hui qu'elle juste créé des emplois complètement aliénant pour ces mêmes travailleurs. Je ne pense pas qu'on y est gagné au change.

BERTRAND (*en se frottant le menton*)

Hum, je comprends mieux mais comme je te l'ai dit tout à l'heure je pense que cette vision des choses te vient de ton jeune âge, j'aimerais ravoir cette discussion avec toi dans quelques dizaines d'années. Je suis sûr que tu changeras d'avis après avoir été réellement confronté au travail, parce que toute sorte de travail même le travail artistique ne peut pas être que plaisir. Il y a toujours un moment où l'on doit se forcer surtout dans le travail artistique. Que serait une pratique où l'artiste ne fait qu'expérimenter, ne fait que s'amuser ? Cela serait comme des dessins d'enfants il n'y aurait aucun fond derrière, aucun concept, il n'y aurait que du jeu. Pour moi ce serait ça, un art sans profondeur, pour reprendre tes termes.

ARGON (*buvant une grande gorgée*)

Alors, selon vous pourquoi voudrions nous voir de l'art ou de beaux objets dans nos existences ? Si ce n'est parce que leur production procure un grand plaisir à ceux qui les ont fabriqués ainsi qu'à ceux qui les utilisent par la suite. Si l'on voyait le plaisir dans le faire, dans l'agir comme une condition *sine qua non* de l'action alors toute œuvre serait belle et répondrait à sa fin quelle qu'elle soit. Si l'on procédait avec le plaisir comme finalité de chaque action, tout travail cesserait d'être une corvée.

LAURENCE

C'est une vision bien hédoniste quand même, que serait la société si chacun voyait avant tout son propre plaisir, il n'y aurait plus de notion de devoir. Ce serait la fin du monde comme on le connaît aujourd'hui si chaque personne avait comme but ultime le fait de prendre du plaisir dans ce qu'il fait et non comme but le devoir d'accomplir sa tâche. Je suis d'accord avec Bertrand cette manière que tu as de mettre le plaisir au centre de toute chose est une pensée associée à la fougue de la jeunesse. Une fois que tu auras vu la réalité de ce qu'est vraiment le monde, de ce qu'est le monde du travail, ou le monde de l'art tu verras que le devoir a autant d'importance que le plaisir et que l'un ne doit pas prendre le pas sur l'autre. Il est vrai en revanche que dans une société capitaliste comme la nôtre, le devoir a tendance à prendre le pas sur le vrai plaisir, celui de s'accomplir à travers des actes. Cependant si le plaisir prenait le pas sur le devoir, si on était dans une société complètement hédoniste, ce serait la chute de notre civilisation. Comme ça l'a été lors de la chute de l'empire Romain qui a débuté au moment où le sens du plaisir a prédominé celui du devoir.

BERTRAND

Cela est une évidence, mais pour reprendre sur quelque chose qui me semble être plus important que tu comprends mon garçon. C'est qu'être capable de réaliser toutes choses de tes mains, et de posséder le plus de technique et de savoir-faire possibles est un leurre. Cela ne doit pas, ne peut pas être ton but.

Argon fait une tête intriguée pendant que Laurence sirote son verre et que Bertrand s'éclaircit la voix.

BERTRAND

Pour essayer d'expliquer ça clairement, supposons que l'architecte ou le maître d'œuvre du chantier d'une grande cathédrale comme il y en avait durant le Moyen Âge, soit à la fois un peintre, un sculpteur, un ferronnier, un tisserand très doué. Imaginons que ce soit vraiment un artisan hors pair, il a beau être capable de concevoir toutes ces choses d'une bien belle manière, il ne peut pas toutes les exécuter seul pour ce chantier sinon la construction d'une cathédrale prendrait plus de temps qu'elle n'en prend déjà. Une vie ne lui suffirait pas pour arriver au bout de son ouvrage, donc un peu de son génie doit se retrouver dans les autres membres du corps qui vont ensemble ériger cette œuvre complexe. Je prends l'exemple de l'architecture car Morris que tu as convoqué peu avant, considérait cette pratique comme la quintessence de toutes les possibilités qu'offre l'art. La peinture et la sculpture ne sont là selon lui que pour orner un bâtiment et ne trouvent leurs réelles finalités que dans cette fonction décorative. Pour en revenir à nos chantiers de cathédrales, un seul artisan même le plus doué soit-il, avec toutes les compétences techniques qu'il puisse avoir, dans tous les domaines qui soient, ne pourra jamais réaliser ce type de chantier tout seul. Il est obligé de compter sur les autres artisans et de leur laisser une place, car pour ériger un bâtiment comme ceux-là, ce sont des milliards de coups de marteau, de ciseaux, de gouges et de pinces qui s'encastrent, pour créer cette œuvre d'art. Un artisan ou toute personne ayant la volonté d'avoir des savoir-faire, des compétences artisanales doit savoir rester humble, afin de comprendre qu'il n'y a que par-là coopération qu'il peut atteindre son but.

Il regarde autour de lui, puis fixe Argon dans les yeux.

BERTRAND

Je suis désolé de te dire ça mon garçon, tu as l'air plein de bonnes intentions, mais la volonté de possession de savoir-faire que tu nous décris là est une vision très individualiste. Alors que l'individualisme est un des fondements du système capitaliste, que tu critiques depuis tout à l'heure. Je me doute bien que ça doit être dur à entendre mais dans ton discours il y a une grosse dissonance et je pense que tu devrais vraiment réfléchir là-dessus.

ARGON *(avec un air pensif)*

J'avoue, que cet exemple me parle, je ne serai pas quoi y répondre maintenant mais évidemment, j'y réfléchirai. J'y réfléchirai intensément car je ne veux pas avoir une vision individualiste du savoir-faire. Je ne veux pas aller dans le sens de ce système qui privilégie l'individualisme et détruit la coopération. Je ne veux pas me couper de la tradition, de cette merveilleuse accumulation de savoir-faire sur plusieurs générations dont on peut aujourd'hui profiter.

Il y a un blanc, les trois protagonistes se regardent. Au moment où Bertrand allait prendre la parole, les yeux rivés sur le journal de Vasaricelle, Laurence la lui coupe.

LAURENCE *(avec un ton solennel)*

Pour en revenir à cette vision hédoniste de l'art et de la création dont tu nous as fait part tout à l'heure, je pense qu'il est important de signifier que les artistes

tout au long de leur existence vont tenter d'acquiescer ce qu'on appelle un style propre une identité. Mais la plupart du temps c'est souvent ceux qui mettent le plus le plaisir, comme finalité de leurs actions qui vont une fois avoir trouvé la méthode d'expression qui leur correspond, s'enticher des moyens de production et finir par oublier la vraie fin de la création. Ils vont finir par oublier que le devoir d'un artiste est de produire des œuvres avec du sens, des œuvres qui vont questionner le regardeur. Que faire si l'artiste oublie ce devoir ? Comment faire s'il se dit qu'il n'a rien d'autre à exprimer que le plaisir de l'action, que cette autosatisfaction que lui procure la maîtrise d'un instrument imparfait, qui lui permet une perpétuelle expérimentation. Il est vrai, que chaque artiste a des buts qui diffèrent, mais il ne devrait pas se perdre dans ce plaisir de l'agir qui fait qu'il produit un art tourné vers lui-même. Un art tourné vers son propre plaisir de manière quasi autistique qui fait qu'il oublie l'importance du plaisir du regardeur, des émotions ressenties par celui qui verra l'œuvre. En anglais on a une expression qui me fait penser à la vision du bonheur que tu défends depuis tout à l'heure «Happy as a pig in a shit».

ARGON (*sans relever la dernière phrase de l'intervention de Laurence*)

Je vois bien ce que vous voulez dire et je ne nie pas, que la notion de devoir à son importance. Vous savez quand je parle de plaisir dans l'action, de plaisir dans l'agir comme étant le but de l'existence, ça peut être vu comme une pensée purement hédoniste. Néanmoins comme vous l'avez dit tout à l'heure, chaque artiste a un but qui diffère, et le mien restera de prendre du plaisir dans chaque acte de création que

je ferai. Je suis convaincu que si je prends du plaisir à réaliser quelque chose, qui convient à ma subjectivité esthétique, d'autres personnes seront forcément touchées et émues par ce que j'ai produit. Je n'ai pas d'autre but que de continuer dans cette voie-là.

BERTRAND (*en finissant d'un trait son verre de cognac*)

Je ne sais pas pourquoi, petit, mais tu me fais penser dans tes propos à la pensée que peut défendre Pierre-Michel Menger³, dans un de ses livres dont je ne me rappelle plus le nom. Dans ce livre il fait la louange de la liberté, de la singularité et de l'autonomie du travail créateur, au moment où toutes ces caractéristiques sont les plus attaquées, les plus bridées, les plus normalisées et reconfigurées. Lui base son analyse surtout sur des professions intellectuelles, le terrain privilégié de ses recherches sur l'analyse du travail créateur se fait dans les milieux de l'université, de la recherche et de la culture. Pour Menger, la majorité des professions intellectuelles qui nécessitent un travail créateur, sont en train de perdre complètement la maîtrise de leurs savoir-faire et le contrôle des modalités de production et d'évaluation de ce qu'ils conçoivent. Or comme il le dit cette expropriation est depuis toujours le signe qu'un processus de prolétarianisation qui est en cours. Menger n'est pas un artiste, c'est un sociologue, un chercheur mais je trouve que dans ce qu'il défend et dans ce que tu défends pour l'art particulièrement est similaire. Cette notion de perte de maîtrise des savoir-faire, ainsi que de la liberté et de l'autonomie dans le travail créateur que vous défendez sont très proches.

Il marque une petite pause et reprend avec une sorte de malice dans les yeux en regardant le journal.

BERTRAND *(avec une sorte de rire nerveux)*

Bon, même si c'est très intéressant tout cela, ce n'est pas l'objet primordial de cette discussion. Ce livre et la possibilité de savoir historique longtemps caché qu'il renferme m'obnubile. La possibilité de ce bond dans le temps que tu rends possible, par ta connaissance du vénitien créé en moi un réel plaisir, une envie très forte de savoir. Alors je suis désolé de le dire comme ça, mais pourrais-tu reprendre ta traduction du texte, même si tu veux tu peux nous le traduire en direct, à part si c'est trop compliqué pour toi. Mais là je te jure, petit, la connaissance me démange.

ARGON

Je ne connais pas du tout cet auteur même si je me suis intéressé un petit peu à la sociologie dans cette volonté de comprendre le travail, ses rouages et notre rapport avec lui. J'irai voir ses écrits, si vous vous rappelez le livre dont vous parliez ça m'arrangerait. En tout cas par rapport au livre je comprends ce que vous voulez dire, je ressens exactement la même chose même si notre discussion est très intéressante, j'ai vraiment envie de savoir aussi ce que raconte ce Giorgio. C'est une brève d'histoire qui a traversé le temps et qui a fini entre mes mains. En revanche pour la traduction, c'est un peu compliqué de vous la faire en direct parce que je dois passer du vénitien, à l'italien, au français. Je ne peux pas le faire instantanément étant donné que la construction des phrases n'est pas du tout la même, donc pas de soucis je me remets à la traduction.

Discutez entre vous, faites comme si je n'étais pas là et je vous dis dès que je tombe sur quelque chose qui a de l'intérêt, pour vous. Moi de toute façon je vais le relire plusieurs fois en long en large et en travers.

Tous les trois burent une gorgée de leur pinte et Argon se replongea immédiatement et frénétiquement dans la traduction de ce mystérieux ouvrage.

Acte 1 scène 2

Un long moment de silence règne entre les trois protagonistes jusqu'au moment où Laurence donne un petit coup de coude à Bertrand pour attirer son attention.

LAURENCE *(en chuchotant)*

Pas mal ta référence à Menger. Je n'y aurais pas pensé mais c'est vrai que leurs deux manières de penser à des similarités, tu te souviens de la cité par projets?

Argon porte son verre à ses lèvres, il a l'air distrait dans sa traduction, il lève la tête et dit brusquement.

ARGON

J'ai du mal à me concentrer, je pense depuis tout à l'heure à ce que l'on a dit. Pour moi l'homme d'affaires, qu'il soit artiste entreprise ou PDG ne pense pas aux marchandises, aux objets dont il va inonder le marché mondial. Il ne voit que le profit qu'il peut en retirer. L'instrument qu'il utilise comme accessoire pour sa production, c'est l'artisan ou l'assistant qui eux ne voient pas dans ce qu'ils de simples marchandises. Ils voient cette production comme leurs gagne-pains, eux qui sont l'instrument du libéralisme, au lieu d'être satisfaits et de prendre du plaisir dans la conception des objets dont ils ont la charge. Ils se doivent juste de satisfaire la vision et le désir de leurs maîtres, sur la qualité commerciale de l'objet produit. Je me sens révolté car pour moi un certain stade du plaisir du PDG ou de ce type d'artiste, est de se rassurer par une suraccumulation de richesse et par le pouvoir qu'il possède sur autrui, dans cette vie qu'il sait vite changeante. Ça me pose réellement un

problème que ces artistes entreprises, soient considérés comme des artistes produisant de l'art, alors que ces objets ne sont qu'une forme d'art médiocre à la touche commerciale. Cette production étant extrêmement utile pour satisfaire tout le monde, sauf son réel fabricant et son utilisateur. Aussi laide et sans âme soit cette production, elle continuera de satisfaire le transporteur, le distributeur et le vendeur. C'est un système qui fonctionne et cela vaut autant pour la production des artistes entreprise que pour la production d'objets de design ou purement utilitaires.

BERTRAND

Mon garçon, j'ai bien compris que ça te révoltait cette conception de comment fabriquer des objets quel qu'il soit. Tu ne supportes pas cette conception du faire, purement productiviste et mercantile. Cependant notre société actuelle est ainsi qu'est-ce que tu veux faire toi contre ça, du haut de ta vingtaine ? Tu ne changeras pas le monde, alors commence à te contenter de ce que tu as. On a quand même de la chance, on ne vit pas dans la misère, ni dans un pays en guerre, même s'il y a le COVID 19 en ce moment cela n'a rien à voir avec les épidémies de peste ou de grippe espagnole qui ont existées. Alors si tu veux changer les choses, continue de produire à ta manière, soit artiste et fais l'art que tu voudrais voir autour de toi mais surtout trouve des gens qui pensent l'art comme toi. Tu sais, dans le fond je suis d'accord avec cette manière de voir, mais les années m'ont fait comprendre que je ne pouvais rien faire pour changer ce mode de fonctionnement. J'ai beau être un artiste au nom reconnu, j'expose souvent, je produis beaucoup et j'essaie de ne pas rester enfermé dans un seul type de

création et de prendre des risques. Mais notre société, notre vision du monde globalisé sera toujours plus forte qu'un seul individu même avec une forte volonté il se fera prendre au jeu.

ARGON (*les yeux brillants*)

Je ne veux pas perdre espoir, je ne veux pas finir par me dire que les choses sont comme ça et vont le rester. Je refuse le travail artistique qu'on nous vend aujourd'hui. Je refuse de produire pour le marché, pour les collectionneurs, pour satisfaire les exigences esthétiques d'un public de plus en plus nombreux, mais toujours dans un entre soi révoltant. Je refuse de me soumettre à tous leurs principes d'évaluation, leurs exigences de quantité et de qualité, je refuse. Si je veux créer moi c'est pour faire ressentir des émotions aux gens, je veux que ce que je créer soit accessible à tout le monde, c'est pour leur faire voir des choses qu'il ne regarde plus. Je ne veux pas me soumettre au capital. Même si j'ai conscience que je suis un pur produit de cette société capitaliste occidentale.

Ses mains tremblent, il fait mine de se plonger dans sa traduction, il s'en veut déjà de cet excès de zèle. Après un court instant au moment où Laurence allait prendre la parole mais au moment où elle ouvrit la bouche, Bertrand intervient.

BERTRAND

Quand je te disais tout à l'heure que dans plusieurs dizaines d'années, tu comprendras pourquoi ta vision des choses reste idéaliste et qu'un individu ne pourra jamais changer seul ce genre de chose qui sont devenues presque immuables. Si je te dis que je suis

artiste reconnu, que j'expose un peu partout, c'est pour te dire que même avec la reconnaissance, que tu as l'air de considérer comme un but en soi, avec l'espoir de pouvoir changer les choses quand tu auras réussi. Saches que tu ne changeras rien à ça. J'ai voulu à ton âge, comme d'autres l'ont voulu, comme Duchamp par exemple l'a voulu mais nous n'avons pas réussi à nous défaire de ce rapport mercantile de la création. Cela ne fonctionne pas même en faisant attention de ne pas rentrer dans le piège du capitalisme, qui est de se faire une vie confortable, dans un genre d'art que les gens apprécient et que l'on recopie jusqu'à la fin de ses jours. Même si on évite ce piège l'art continuera d'avoir une valeur marchande, d'obéir aux lois du marché. Ça mon garçon tu ne pourras pas le changer, même si tu deviens un artiste connu et que tout le monde te connaît tu ne pourras pas changer le rapport des individus à l'art et de l'art au monde.

ARGON

Mais le capitalisme reste mauvais, foncièrement mauvais pour l'homme comme pour l'art, alors pourquoi est-ce que les gens ne réagissent pas ? Dans toute l'histoire de l'humanité, il n'y a aucune génération qui a sacrifié autant de temps d'existence au travail que nos générations, qui sont nés sous ce régime capitaliste. Le pire c'est que ce travail qui rythme la vie, est de plus en plus décérébré et que paradoxalement je pense que l'homme, n'as jamais passé autant de temps à rien faire. Tout le monde est triste, le plaisir n'a presque plus sa place, j'entends le réel plaisir de faire, d'être satisfait de ce que l'on produit. Tout ça n'a plus sa place quand on joue avec les règles de ce jeu du marché C'est ce que déjà Duchamp refusait, même si par la suite le

capital l'a complètement rattrapé il a toujours refusé la normalisation de notre temps de vie qui a été tout entier envahi par la course à la production.

LAURENCE

Juste une chose, l'homme a toujours sacrifié son temps de vie au travail. Pour Duchamp, il est vrai que son grand refus concerne l'expropriation du temps dont nous sommes victimes. Selon lui, même l'art n'a pas le droit de commander et d'accaparer les temporalités de la vie. Cependant vu que tu le cites je souhaite te rappeler que Duchamp comme tu l'as dit était aussi conscient de l'inévitable débouché marchand que comporte le fait de créer une forme esthétique et créative. Il est vrai qu'avec sa découverte du ready-made, cette technique paresseuse qui n'implique pas de virtuosité pas de savoir-faire spécialisé, pas d'activité de production et aucun travail des mains, il espérait vraiment pouvoir décourager ce carnaval d'esthétisme, qui selon lui n'avait plus de sens. Cependant il a échoué et il l'a vite compris, car même les dadas ont fini par admirer l'esthétique et la beauté de ses provocations comme l'urinoir ou le porte-bouteille par exemple.

ARGON

Je me suis souvent demandé pourquoi, sa tentative d'échapper au processus d'intégration au marché qu'il a pu élaborer en limitant les copies de ses créations, en les signant, en les numérotant s'est révélé autant infructueuse. Je pense avoir une partie de la réponse mais vu que l'on parle de ça, j'aimerais avoir votre opinion là-dessus.

LAURENCE

C'est simple, c'est juste parce que la signature, la numérotation, la répétition sont les conditions exactes de la mise sur le marché d'une œuvre.

BERTRAND

En effet, dans une société capitaliste l'affirmation de l'identité de l'auteur et de la propriété sur l'œuvre c'est justement grâce à la signature. La signature est comme une sauvegarde de l'original, c'est même la condition de la production et de la consommation, que ce soit en art ou pour tout autre type d'objets. Prenons un exemple et je suis sûr que tu comprendras directement et tu seras d'accord avec moi. Quand quelqu'un achète un produit de luxe comme Louis Vuitton, Prada, Hermès ou un produit de consommation plus courant comme Apple, Adidas, Volkswagen, l'acheteur ne paye pas le produit pour sa valeur réelle, mais il paye la signature, ou autrement dit la marque, donc l'auteur.

ARGON

Je vois mieux, ma réponse allait dans ce sens-là. Il est vrai que pour le coup je suis entièrement d'accord.

BERTRAND

En plus Duchamp faisait partie des premiers à comprendre que dès le début du vingtième siècle se dessinaient les sociétés de contrôle⁴. L'art comme institution, l'art au sens social du mot, ne représente plus un espoir d'émancipation mais devient, au contraire, un nouvel outil de la gouvernance de la subjectivité.

Il marque une pause, bois une gorgée et reprend avec un sourire triste

BERTRAND

Comme on dit, l'art est une drogue à forte accoutumance, c'est un sédatif pour la vie que nous vivons.

ARGON (*satisfait de son intervention*)

Ce n'est pas Deleuze qui a beaucoup parlé et théoriser sur les sociétés de contrôle ?

BERTRAND

Si mon garçon, d'ailleurs si tu ne t'es jamais intéressé à ce monsieur tu devrais écouter ses conférences avant de lire ces livres ce sera plus abordable. Tu peux les trouver sur YouTube et je suis sûr que celles sur la peinture vont vraiment t'intéresser, c'est bouleversant.

ARGON

Ah yes j'irai voir ça, merci

LAURENCE

Bon, pour en revenir à Duchamp, il se rend compte tout au long de son parcours, de la difficulté de tenir sa position, de tenir ses engagements, qu'il définit comme ni dedans, ni dehors mais toujours à la limite des choses, l'infra mince comme il l'appelle. Je ne sais pas si tu as déjà lu ses écrits, mais tu devrais, ça répondrait peut-être, à certaines de tes questions, en te montrant comment d'autres ont vu les choses. Lui témoigne surtout de la totale impossibilité de pratiquer le refus du travail, le refus de ces choses qui accaparent notre temps de vie, d'une façon seulement individuelle⁵. Je ne suis qu'à moitié d'accord avec cette manière de voir les choses même si je t'en parle, mais bon selon Duchamp, sans un refus du travail à la fois artistique et salarial, l'art contemporain devient une proie facile pour le

capital. Pire que ça même, il se transforme en une ressource d'esthétisation de la consommation et de tout enjeu de pouvoir. On peut voir ce fait avec par exemple Perrier et ses bouteilles Murakami, là on est sur une collaboration entre ces deux entreprises. Il y a eu plein d'autres cas de figure dans l'histoire, de cette utilisation de l'art par le capitalisme marchand comme avec Mondrian, Dali ou Picasso, où leurs œuvres ont été reprises pour esthétiser des objets, des produits vendus sur le marché de la consommation rapide.

ARGON

Ah parlons-en de cette collaboration de Murakami, c'est typiquement le genre de marchandise, le genre d'objet médiocre qui pullule et pollue notre quotidien.

BERTRAND

Comme le dit le dicton : l'hypocrisie est l'hommage que le vice rend à la vertu. Alors dans cette lignée, les médiocres objets dont on parle là, sont ce que le commerce, le capital rend à l'art. Le temps où les arts étaient appliqués aux articles décoratif et utilitaire pour le simple plaisir de leurs utilisateurs et de leur fabricant est presque entièrement révolu.

ARGON *(avec de la hargne dans les yeux)*

Pour moi c'est dû au déclin de l'usage des outils, au profit des machines. Cela a créé un changement de nos relations avec le monde matériel, ce qui débouche forcément sur une attitude bien plus passive et dépendante des individus. Dans notre modèle de société, nous avons de moins en moins d'occasions de vivre ces moments d'imagination créative. Ces moments de ferveur où nous nous saisissons des objets matériels et

où on les faisait notre, que ce soit en les fabriquant ou on les réparant, sont de plus en plus rares.

Il s'arrête, boit une gorgée tout en tripotant son livre, puis tourne la tête. Un bruit de plus en plus fort s'élève du fond du bar, la table avec les jeunes trop alcoolisés rigole très bruyamment en lançant des cacahuètes sur le pilier de bar. Ce dernier commence à remuer et à grogner de plus en plus dangereusement.

ARGON *(reprend toujours sa bière à la main)*

Ce que je voulais dire, c'est que, ce que les gens fabriquaient avant, maintenant ils l'achètent. Ce qu'ils réparaient de leurs mains, maintenant ils le remplacent ou payent les services d'un expert, pour une réparation qui souvent demande de changer l'intégralité de l'objet alors que seule une petite pièce dysfonctionne. En plus, la majorité du temps ce dysfonctionnement a été voulu lors de la conception de cet objet. L'obsolescence programmée des objets qui nous entourent, m'est de plus en plus insupportable ; on ne fabrique plus rien de pérenne, plus rien de beau, plus rien pour quoi on ressent le plaisir de la fabrication. L'obsolescence programmée est le dernier pas vers la perte des savoir-faire manuels et du rapport que cela induit, avec notre monde matériel, ainsi qu'avec les objets de l'art. Maintenant beaucoup d'artistes ne pensent même plus à la pérennité de certains de leurs matériaux. Si c'est un choix conscient je trouve ça bien, mais souvent j'ai vraiment l'impression que la pérennité d'une œuvre n'est même plus un objectif étant donné que l'œuvre est juste un élément consommable, qui est fait pour être vendu.

Un fracas retentit le pilier de bar réveillé en sursaut par un puissant jet de cacahuète dans son œil, vient de tomber de son tabouret. Les jeunes à la table à côté de lui s'esclaffent sans retenue. Il se relève difficilement l'esprit trop embrumé par l'alcool. Il grogne quelques mots et chancelle jusqu'au tabouret à l'autre bout du comptoir tout en faisant signe au barman de lui servir un autre verre. Nos trois protagonistes regardent la scène d'un œil circonspect et atterré.

BERTRAND

Pauvre homme, ces jeunes n'ont vraiment plus de respect. Ils doivent avoir à peu près ton âge Argon. Heureusement qu'il y a encore des jeunes comme toi, qui savent réfléchir, même s'ils aiment boire. En parlant de ça mon garçon, je viens de me souvenir qu'on n'en sait toujours pas plus sur les sentiments qu'entretient ce mystérieux Giorgio, avec le fait d'être la main invisible d'un grand maître comme le Titien Est ce qu'il ressent de la frustration, du plaisir, un certain honneur ? J'aimerais tant savoir, pendant que tu te remets à ta lecture et que tu finis ton verre, je vais aller nous chercher une autre tournée. Ne t'en fais pas je paye, j'ai les moyens et je sais qu'en sortie d'études quelquefois c'est dur de boucler ses fins de mois. J'ai eu tellement d'assistants à qui je faisais une petite rallonge sur les enveloppes de cachet, des un pour cent par exemple, pour les aider. Moi ça ne me change rien, ma sécurité financière est déjà assurée.

ARGON

Merci monsieur, enfin je veux dire Bertrand, je veux bien la même chose que tout à l'heure s'il vous plaît.

LAURENCE

Pareil pour moi.

Il se lève, s'avance vers le comptoir, s'assoit et fait un signe de tête au pilier de bar assis à côté de lui, pour dire lui bonjour pendant qu'il boit son verre, les yeux à moitié clos. Pas de réponse de sa part. Le barman s'approche de Bertrand et prend sa commande.

LE BARMAN

Je vous apporte ça dans quelques instants, monsieur.

BERTRAND

Merci je vais payer tout de suite, cela sera plus simple.

LE BARMAN

Très bien.

Une fois la transaction effectuée Bertrand se lève et bouscule malencontreusement l'homme assis à côté de lui.

BERTRAND

Pardon monsieur, pour ma maladresse.

LE PILIER DE BAR

Qu'est-ce que tu veux toi ? Vous n'en avez pas marre tous de me faire chier. Je travaille toute la journée, dans les chantiers comme un forçat et je peux même plus être tranquille au bar, bordel.

BERTRAND

Veillez m'excuser, bonne soirée monsieur.

Il revient d'un pas vif s'asseoir à sa table aux côtés de Laurence. Ses deux comparses ayant vu la scène, ils le regardent d'un air hétébété. Cependant Argon se replongea immédiatement dans son livre.

LAURENCE

Bah alors, que s'est-il passé ?

BERTRAND

Rien, le pauvre, le pauvre homme a l'air éreinté par la vie. Il dit travailler sur les chantiers et cela me rappelle que même si depuis tout à l'heure, nous faisons en quelque sorte l'éloge du travail manuel, à l'heure actuelle, comme le disait Argon, les tâches manuelles sont souvent, pour ceux qui les font, une réelle corvée. Rares sont les ouvriers dans le bâtiment qui prennent encore du plaisir après plusieurs années de labeur dans leurs gestes quotidiens. Ces gestes qui au lieu d'éveiller leur esprit, leur abîment le corps.

ARGON (*levant la tête de son livre et parlant plus fort qu'il ne l'aurait voulu*)

Mais dans ce cas-là encore une fois, ce ne sont pas les tâches manuelles qu'il faut remettre en question, mais notre manière de les concevoir et notre rapport à elles. C'est cette vision productiviste du geste manuel, qui fait arriver des hommes à des états comme celui-ci, vidés de toute joie et se noyant dans l'alcool, plutôt que d'aller rejoindre leur famille après une journée de travail. Je pense que c'est notre rôle en tant qu'artiste, de montrer au monde que la source du bonheur, que la finalité de la vie se trouvent dans le fait de faire un emploi agréable de notre temps de vie et de notre énergie.

LAURENCE

C'est quand même une vision de grands privilégiés. As-tu déjà travaillé sur un chantier ? Comment pourrais-tu expliquer à un ouvrier dans le bâtiment, qu'il doit employer de façon agréable son énergie et son temps alors que tu ne connais pas la dureté de leur labeur ? Te sens-tu supérieur à eux pour avoir envie de leur donner de telles leçons sur comment ils devraient voir leur travail ? La majorité de ces personnes vivent et travaillent pour survivre et non pour se faire plaisir.

ARGON (*piqué à vif par cette critique*)

Je ne me sens en rien supérieur, je me dis juste que c'est le rôle de l'artiste, du poète, de celui qui est réellement contemporain de son époque, de celui qui la voit comme elle est, qui en voit les ténèbres mais aussi la lumière⁶. C'est son rôle d'essayer de rendre visible la réelle nature de notre époque. Pour que des individus qui sont cloisonnés dans cette matrice productiviste, puissent enfin se poser des questions sur la réelle nature des enjeux de l'époque dans laquelle ils vivent. Ainsi ils pourront enfin arrêter d'être des esclaves sociaux et devenir des êtres conscients, avec une possibilité d'action sur leur temps et donc leurs vies, vu qu'ils seront conscients des enjeux.

Il prend sa bière, l'a fini d'un trait et repris avec une certaine colère dans sa voix qui s'élève au fur et à mesure.

ARGON

Je ne me sens pas supérieur, je sais juste que j'ai eu une certaine chance et je pense que personne ne devrait abîmer son corps toute sa vie, dans une tâche, qui n'a pour seul but la survie financière, qui est bien entendu

du au monde marchand dans lequel nous vivons. Si chacun avait pour but de prendre du plaisir dans la réalisation de beaux objets⁷, si chacun cultivait sa part créative quel qu'en soit le métier, les gens seraient moins vite dominés par le pouvoir du productivisme. Il y a trop de belles choses, de belles possibilités dans le travail manuel et artisanal, pour que cela continue d'être vidé ainsi de son sens et sa satisfaction dans le faire. L'action et la pensée sont fortement liées et seul une activité rationnelle, en accord avec soi et en coopération avec ses congénères, peut satisfaire les vraies aspirations et les besoins vitaux de chaque individu. Je ne fais que tenter d'argumenter en faveur d'une certaine indépendance, en faveur de cette indépendance, qui nous pousse à prendre par nous-mêmes les choses en main. Si chaque ouvrier, de chaque chantier repensait son rapport à son propre travail, et se posait des questions sur les enjeux sociaux, qui font que son travail est tel qu'il est à l'heure actuelle, les choses pourraient changer. Je suis sûr que s'il y avait une réelle prise de conscience, ils ne pourraient pas continuer dans ce système de domination, ou c'est une classe dominante et déconnecté qui profite de leurs savoir-faire et de leurs connaissances techniques qui sont le véritable trésor de l'humanité.

Pendant qu'il disait ça, d'une voix trop forte pour être discrète le pilier de bar s'était retourné vers eux et commençait à faire une mine agacée. Argon ne l'ayant pas vu continuait dans sa lancée.

ARGON

Rappelons que la présence d'une tierce partie, qui ne cherche qu'à maximiser sa plus-value, son bénéfice sur le dos d'autrui, tout en restant complètement insen-

sible aux limites des cadences dues à la nature même de la tâche effectuée, cela tend forcément à pousser le processus de travail au-delà de ses propres limites. Dès lors qu'une personne veut capitaliser sur le dos du travail des autres, il devient impossible que la tâche en question, reste guidée uniquement par ses propres objectifs. Marx écrivait que dans les conditions qui sont créés par le travail aliénant, l'être humain n'est plus librement actif que dans ses fonctions primaire et animale. C'est pour ça que dans la conception décérébrée du travail qui prévaut majoritairement à l'heure actuelles, les humains, les ouvriers sont perçus comme moins performants que...

Le pilier de bar s'étant rapproché, racle sa gorge bruyamment et dit d'une voix embrumée par l'alcool.

LE PILIER DE BAR

Qui es-tu toi jeune petit bourgeois pour critiquer comme ça, comme si tu savais ce que c'était le travail d'un ouvrier dans le bâtiment. Tu t'es déjà levé à 4h du matin pour aller porter des parpaings, faire des coffrages ou poser du placo. Tu sais ce que c'est toi de rentrer chez soi, le corps épuisé après une journée de travail. Comment oses-tu dire que si l'on prenait conscience de ce qu'était la valeur du travail, on chercherait le plaisir dans cette tâche éreintante du quotidien, le plaisir dans ce genre de métier ? Y'a qu'un petit jeune n'ayant jamais travaillé qui peut parler du travail dans le bâtiment de la sorte. Moi je suis un expert en moulure depuis plusieurs années déjà et si j'ai choisi ça c'est parce que c'était un plaisir au début pour moi. Maintenant le plâtre commence à me ronger les

mains, il faudrait peut-être mettre des protections, mais on n'a pas toujours les moyens de se les payer. Selon toi, nos connaissances manuelles ont beau être le réel trésor de l'humanité, tu sais quoi, tout le monde s'en fout. On nous laisse crever sur les chantiers, les normes de sécurité sont bidon, et souvent on doit se payer les équipements de protection nous-mêmes, les gants, les masques. Tu dois t'en douter la majorité d'entre nous ne le fait pas, ils préfèrent garder cet argent pour nourrir leur famille et donc ils se détruisent la santé mais ils le font en pleine conscience. Et encore après une journée de travail, je peux entendre des leçons de morale de petit con comme toi et me faire emmerder par les abrutis comme ceux là-bas au fond de la salle. Si tu respectes le travail, arrête de dire des conneries et va travailler, va sur un chantier et tu verras que ton opinion des tâches manuelles va évoluer.

Les trois protagonistes se regardent hébétés, le barman regarde la scène de loin prêt à intervenir comme s'il savait ce que l'alcool peut faire faire à cet homme. Argon allait reprendre son argumentaire quand Bertrand prit la parole.

BERTRAND

Monsieur veuillez excuser la manière dont ce jeune homme s'emporte, en parlant de sujet qu'il ne maîtrise pas entièrement. Je vous assure qu'il...

LE PILLIER DE BAR

Ah mais je te reconnais toi, c'est toi qui m'as bousculé sans gêne tout à l'heure. Pour qui tu te prends, tu penses que tu vaud mieux qu'eux parce que tu es plus vieux. Et puis c'est quoi ce langage ça se voit que vous

à la fin du mois ce n'est pas la galère. C'est quoi votre métier vous d'ailleurs ?

BERTRAND

Je suis artiste, je travaille à Paris depuis longtemps maintenant.

LE PILLIER DE BAR

Ah donc vous êtes des artistes. Donc vous non plus vous ne pouvez pas comprendre ce dont je parle, je suis sûr que vous n'avez jamais eu la peau brûlée par le ciment, le plâtre ou par le soleil. Putain d'artistes qui pensent toujours tout comprendre, tout connaître. Qu'est-ce que vous en savez-vous réellement de ce qu'est le travail manuel, ce que c'est de trimer sur un chantier ? Puis à vous entendre, on dirait que sur les chantiers il n'y a que des gens avec des compétences manuelles, mais c'est complètement faux. J'ai tellement de collègues qui ont des masters, même des doctorats, mais qui travaillent là pour subvenir à leurs besoins car à l'heure actuelle, on touche un meilleur salaire en étant ouvrier dans le bâtiment, qu'en étant employé de bureau avec des tâches intellectuelles médiocres. Faut arrêter de penser que chez les ouvriers du bâtiment, il n'y a que des gens sortis de C.A.P ou sans diplôme, donc selon vous sans capacité de réflexion. Désolé de vous l'apprendre mais ces gens-là réfléchissent et sont conscients pour la plupart de leurs conditions de travail, mais ils n'ont pas le choix, ils ne peuvent pas changer comme ça de travail, car ils ont une famille à nourrir ou des crédits ou je ne sais quoi. Il n'y a pas que des bourgeois artistes friqués comme vous, qui ont le temps de débattre sur ces questions-là à cette heure-là, car la majorité des gens travaillent près de huit heures par jour, et croyez-moi

après s'être levé à cinq ou six heures, avoir fait une ou deux heures de route pour aller sur le chantier et avoir travaillé toute la journée on n'a juste pas envie de se poser ce genre de question. Sinon on ne se lèverait pas, le lendemain pour recommencer encore cette même journée éreintante. Vous les artistes, la majorité de votre temps, vous le passez à réfléchir, à penser et à conceptualiser, tout le monde n'a pas cette chance

Le barman est sorti de derrière le comptoir et s'approche de leur table en silence. Ils ont tous les trois compris que ça ne servirait pas à grand-chose de répondre, mais ils se sentent gênés de la scène qui est en train d'avoir lieu.

LAURENCE

Ecoutez monsieur, loin de nous l'idée de vous offenser, mais même si nous discutons d'une manière certes très théorique et un peu déconnectée du réel, à aucun moment nous n'avons décrédibilisé le travail des ouvriers sur les chantiers, ou quelques travaux manuels que ce soit. Au contraire, Argon notre jeune ami, ici présent, défend ce type de tâche corps et âme avec ferveur. Vous n'avez entendu que trois phrases de la conversation, vous ne pouvez pas venir nous agresser de cette manière, alors que nous tentons juste de mieux comprendre le sens et la nature du travail. Il est symptomatique que dans notre société lorsque nous pensons à une activité profondément satisfaisante, nous ne pensons jamais à notre travail mais automatiquement à une activité du domaine des loisirs. Nous essayons juste de comprendre, pourquoi le travail a fini par être ce que vous ressentez tous les jours, un calvaire, une tâche éreintante physiquement ou mentalement.

LE PILIER DE BAR

Pour qui vous prenez vous, y'a bien que des gens qui ne travaillent pas, qui prennent le temps d'avoir ce genre de réflexion et d'en assommer les autres, comme si la journée n'était déjà pas assez prise de tête. Putain d'artiste. Je vous jure que si ...

LE BARMAN

Allez viens c'est bon là, c'est fini la comédie. Viens te rasseoir au comptoir, je te paye un demi mon Momolle.

Il passe son bras autour de l'épaule du pilier de bar, se dirige vers le comptoir. Il se retourne vers la table des trois protagonistes.

LE BARMAN

Désolé pour ça, ne lui en tenait pas rigueur, ce n'est vraiment pas facile pour lui.

Acte 1 scène 3

Pendant un long moment les trois protagonistes encore un peu marqués par la scène, finissent leur verre en silence. Ils regardent tous les trois le dos du pilier de bar, comme s'il ne croyait pas en ce qu'il venait de se passer. Laurence fit signe au barman qu'il voulait repasser une commande et il arriva quelques instants plus tard.

LE BARMAN

Qu'est-ce que je vous sers ?

LAURENCE (*regardant ces deux compagnons*)

La même chose ça vous irait ?

ARGON

Oui ce sera parfait

BERTRAND

Rajoutez moi un cognac en plus de la pinte s'il vous plaît, celui de tout à l'heure était très bien.

LAURENCE (*trifouillant dans son sac*)

Prenez ma carte maintenant, ce sera plus simple et pour moi ce sera un jus de goyave s'il vous plaît

LE BARMAN

Donc je récapitule, deux peintes une blonde une brune, un cognac et un jus de goyave c'est ça ?

Ils acquiescèrent tous les trois en même temps et le barman retourne vers son comptoir. Une gêne est palpable autour de la table depuis cette houleuse intervention. Argon vient briser le silence

ARGON

Je ne sais plus où j'en étais, je pense que de toute façon je me suis peut-être un peu perdu dans mes idées. Je vais me replonger dans la traduction du journal.

BERTRAND

Super initiative petit, tu as raison revenons à nos moutons, n'hésite pas, dis-nous dès que tu tombes sur quoi que ce soit.

LAURENCE

C'est incroyable quand même, de s'immiscer dans une conversation comme ça, quand on ne comprend même pas les tenants et les aboutissants. Les ravages de l'alcool, ça m'impressionnera toujours Comment ne peut-on pas s'interroger sur le réel sens du travail manuel ? Alors que ce que nous faisons c'est s'interroger sur la nature même de l'être humain. Pour tenter de comprendre ce qu'est l'être humain il faut évidemment comprendre l'interaction manuelle qui existe entre l'homme et le monde. L'objectif est seulement d'essayer d'analyser cet attrait pour le travail manuel, sans tomber dans une nostalgie ou une idéalisation romantique de ces pratiques. Être simplement capable de reconnaître les mérites de toutes les pratiques qui consistent à construire et à réparer les objets matériels et ce comme facteur d'épanouissement humain⁸.

BERTRAND

Mais si nous prenons l'exemple de cet homme, dans le contexte où nous étions, il n'avait pas la grille de lecture pour comprendre, que nous n'étions en rien en train de critiquer son travail. Cependant il a sûrement reconnu dans nos propos des critiques, qu'il a dû déjà

entendre sur son travail en tant qu'ouvrier dans le bâtiment. Les options qui sont engendrées par les forces du marché sous la forme d'un inconscient collectif, fait de la soi-disant liberté que nous avons, la simple intériorisation de cette tyrannie de la majorité.

ARGON (*sans lever la tête de son livre*)

C'est l'objectif de cet idéal mercantile du choix qui serait effectué par un moi autonome. Cela agit comme une drogue, qui permet de faire passer la pilule du déclin de l'agir humain. C'est cette impression de choix qui avorte dans l'œuf le développement de notre capacité d'agir en fournissant aux individus des sources de satisfaction aisément accessibles.

BERTRAND

En effet, il semble que cette culture de la consommation soit fortement liée à une certaine idéologie de la liberté. On offre à l'individu la promesse de se libérer de ses fardeaux physiques et mentaux pour lui laisser la possibilité de réaliser ses véritables aspirations qui n'en sont pas vu qu'elles sont aussi induites et conditionnées. Le souci, c'est que cette apparente liberté élimine les occasions de faire l'expérience en direct de ses propres responsabilités face à son environnement matériel. Or je suis convaincu que cette destruction produite par l'idéologie libérationniste que stimule d'autant plus la publicité est aussi liée au fait que cette idéologie exprime une vérité partielle. En tous cas, elle met en lumière un paradoxe sur notre expérience de l'agir humain c'est-à-dire, qu'il ne faut pas oublier que prendre les choses en main, signifie aussi être pris en main par les choses.

Le barman revient avec la commande, il passe un coup de chiffon sur la table sauf vers argon car son livre est posé sur la table. Ensuite il dépose la commande rend sa carte à Laurence et repart sans un mot près du pilier de bar qui le hèle de manière peut compréhensible.

LAURENCE (*à l'unisson avec bertrand pendant que le barman se retourne*)

Merci bien

BERTRAND

Merci bien

ARGON

Merci. Il me semble avoir trouvé quelque chose dans le livre, continuez cinq minutes je vérifie un truc et je vous redis dès que j'ai vraiment tout saisi.

BERTRAND

Ah super merci. Pressé de savoir ce que tu as à nous raconter. Pour en revenir à ce que nous disions, je pense que dans la nouvelle culture du capitalisme, l'impératif de la flexibilité exclu complètement que l'on s'attarde sur une tâche spécifique assez longtemps pour pouvoir y acquérir de réelles compétences. Le problème c'est que ce sont ce type de compétences, qui sont la condition de l'indépendance et de l'authentique créativité dont doit jouir l'homme de métier. En réalité pour moi la créativité véritable est un sous-produit de la maîtrise qui ne peut s'obtenir qu'au bout de longues années de pratique.

LAURENCE

Donc cela viendrait de l'émergence, au vingtième siècle, de la dichotomie entre travail manuel et travail

intellectuel. Cette dégradation du lien au travail ne viendrait alors que de ces efforts délibérés de la pensée cartésienne pour séparer, le faire du penser. Selon ce que tu dis, les métiers manuels serait alors un refuge naturel, pour tous les individus qui souhaitent exercer la plénitude de leurs facultés techniques et manuelles. Tout ceci afin de se libérer des mortifères pouvoirs de l'abstraction ainsi que des faux espoirs et des croissantes incertitudes qui semblent inhérentes à notre univers capitaliste.

ARGON

C'est bon, je viens de comprendre ce qu'il me manquait sur la conception de Giorgio, sur le fait d'être une main qui ne pourra jamais atteindre la reconnaissance... Mais avant ça j'aimerais continuer sur ce que vous disiez juste avant. Je tiens à ajouter le fait que vivre éveillé c'est vivre dans une pleine conscience de la réalité de notre condition humaine. Vivre bien selon moi, c'est se réconcilier avec cette condition et essayer de parvenir à une forme d'excellence. Quand la conception du travail est trop éloignée de son site d'exécution, des travailleurs sont divisés entre eux et avec eux-mêmes, ils sont en contradiction interne. Car comme je l'ai dit avant je crois que l'action et la pensée étant fortement liées, seule une activité rationnelle en accord avec soi-même et nos semblables, a la capacité de satisfaire les aspirations de chacun.

BERTRAND (*en buvant son cognac d'un coup*)

Très bien, très bien mon garçon mais raconte-nous plutôt ce que tu viens de découvrir. Tu sais déjà à quel point ma curiosité est piquée.

ARGON

C'est bon, je vous explique tout de suite ce que j'ai trouvé. Je n'ai vraiment pas tout lu mais je me suis concentré sur deux passages car il y a vraiment un changement d'attitude et encore je n'ai pas parcouru la fin du livre. En tout cas en 1538, donc à vingt-neuf ans, il est plein de gratitude pour le Titien, comme il dit Tiziano, qui l'a vraiment pris sous son aile et lui a tout appris, que ce soit de la peinture ou de la vie citadine. Il est d'ailleurs devenu chef d'atelier depuis peu. Il a pour la première fois une responsabilité de la Vénus d'Urbino. C'est un grand honneur pour lui il est très reconnaissant envers le Titien, c'est un signe de confiance de sa part. Durant la réalisation du tableau, le Titien est parti plusieurs fois en voyage pour visiter ses mécènes. Il n'a laissé à Giorgio que quelques instructions et des croquis. Il se sent vraiment comme le maître d'atelier, il a sous ses ordres les assistants dont il faisait partie il y a peu encore. Il est rempli de fierté. Ce qui m'a marqué, c'est que durant cette période et avant son apprentissage, Giorgio ne voyait aucun problème à être assistant vu qu'il apprenait. Pour lui c'était normal, comme une contrepartie, de réaliser les tâches ingrates de l'atelier, ou les étapes des toiles que Titien n'avait pas le temps de réaliser comme les fonds ou les décors. Néanmoins, même pas cinq ans plus tard, lors de la réalisation de Cain et Abel entre 1542 et 1544, Giorgio change complètement d'attitude par rapport au fait d'être l'outil, la main du Titien, qui ne fait que critiquer ce qu'il réalise, faire des retouches et récolter toute la gloire d'un travail qui n'est pas le sien dans la majeure partie. Attendez quelques instants, je voudrais vous retrouver un passage en particulier.

Argon feuillette frénétiquement son livre pendant que dans le bar un groupe de plusieurs personnes, très bien habillées, fait son entrée. Une dame se démarque du groupe, grande, aux cheveux ébouriffés, vêtu d'un ensemble noir et rouge, Bertrand la fixe avec intérêt. Ils viennent s'installer à la table vide juste à côté de celle de nos protagonistes, la belle inconnue et Argon se retrouvent dos à dos.

ARGON *(n'ayant même pas remarqué cette nouvelle arrivée)*

Ah c'est bon je viens de retrouver le passage. Il dit à un moment, mot pour mot, que même si le Titien lui avait tout appris, au bout d'un peu moins de vingt ans à son service, il commence à avoir envie de réaliser ses propres idées en peinture. Cependant il n'ose pas se lancer, car il sait qu'il n'y a que les grands ateliers de peintres comme Titien ou Pontormo et d'autres grands noms qui reçoivent des commandes régulières. Il y a tant d'assistants qui ont voulu monter leurs ateliers et qui n'ont jamais atteint la reconnaissance du maître pour lequel il travaillait avant, pire même la majorité ne gagne pas assez pour bien se nourrir. Giorgio dans ces années-là est coincé entre deux envies, celle qui est de peindre ses propres toiles, au risque de ne rien vendre, et de vivre dans la misère, et celle de continuer en tant qu'assistant du Titien pour épauler cet homme, dans son art jusqu'à la fin de ses jours.

BERTRAND *(la voix un peu enrayée par l'alcool)*

Alors on rentre enfin dans le vif du sujet. C'est ça qui m'intéresse de savoir. Quelle est l'évolution du ressenti d'un assistant sur celui qu'il assiste ? Car comme tu l'as bien dit juste avant, il ne peut pas rester dans l'admiration de son maître, tout au long de sa carrière

d'assistant. As-tu trouvé un événement déclencheur, ou quelque chose qui a fait basculer son rapport au fait de produire de ses mains les idées d'un autre ?

ARGON

Oui, je crois avoir trouvé un événement un passage que je n'ai que partiellement traduit, mais où il y a eu une sorte de prise de bec entre les deux hommes. Attendez. Me faut le temps de traduire.

LAURENCE

Pourquoi ça t'intéresse autant en fait ? Je me demande depuis tout à l'heure. C'est par rapport à tes propres assistants ?

BERTRAND *(avec un sourire gêné)*

Tu as juste ma Lolo, j'ai l'impression que Thomas, tu vois l'assistant qui travaille pour moi depuis cinq ans déjà? J'ai l'impression que son attitude envers moi a changé et ça me questionne, je le trouve sympathique et intéressé. Je lui donne de plus en plus de libertés et de responsabilités, mais depuis peu son entrain, son engouement ont changé. Il va bientôt avoir 30 ans, il en a peut-être marre et ça me questionne, parce que mon attitude envers lui n'a pas changé, j'ai le sentiment d'être bienveillant.

ARGON *(prenant son verre dans la main)*

Je crois que j'ai compris. En fait après un voyage du Titien de plusieurs semaines pendant lequel Giorgio a géré l'atelier tout seul et selon lui sans aucun faux pas, Le Titien en rentrant ne le complimente même pas; il ne fait que critiquer sa gestion des couleurs sur le tableau en cours. Il dit à Giorgio

qu'il devrait tout recommencer, que sa gestion de la lumière était mauvaise et qu'il n'avait pas du tout compris les consignes qui lui avait été laissées avant de partir. Giorgio s'est vraiment senti humilié, par cette remarque qui en plus a été faite devant tous les membres de l'atelier. Depuis, une sorte de rancœur rend la non-reconnaissance de son travail, de plus en plus dure à vivre. Il se dit que si le Titien veut que les choses soient réellement comme il veut qu'elle soit, il n'a qu'à réaliser ses peintures lui-même. Pour lui c'est une évidence, qu'en faisant travailler autant d'hommes sur un même projet, le résultat ne peut pas être totalement conforme à l'idée que Tiziano en a, surtout s'il part pendant plusieurs semaines.

BERTRAND

Je vois, c'est un conflit du à une saute d'humeur du Titien qui a dégradé leur relation et a induit dans l'esprit de l'assistant qu'il valait mieux que sa condition actuelle.

ARGON

Non je ne pense pas que ce soit juste ça, ce serait trop réducteur. C'est plutôt comme s'il avait toujours vu des incohérences dans le mode de fonctionnement et dans la logique de l'atelier, mais qu'ils s'en contentait. Cependant après une injustice, il n'arrive plus à supporter de produire, de peindre pour quelqu'un d'autre, qui en plus maintenant ne le respecte plus, ni lui, ni le travail qu'il fait.

Une conversation mouvementée et passionnée à la table des nouveaux arrivants, déconcentre Argon qui ne peut, étant à côté, juste à côté d'eux, s'empêcher de saisir quelques phrases de la conver-

sation. Laurence écoute les deux conversations les sourcils froncés, sirotant à la paille son jus de goyave avec les yeux vitreux du au trop grand nombre de pinte ingurgité ce soir pour elle.

ARGON

Qu'est-ce que je disais déjà ? Ah oui, Giorgio ressent de plus en plus le besoin, de produire de ses mains ses propres idées ses propres envies artistique. Il ne comprend pas, comment Le Titien fait pour ne presque pas toucher à ses toiles, qu'après il vend auprès de ses nombreux mécènes comme venant entièrement de lui. Quand j'ai lu cela ça a directement résonné, avec ce que je vous disais tout à l'heure et mon incompréhension, face à ces artistes qui vendent des œuvres comme étant les leurs, alors qu'ils n'ont presque pas mis la main à la pâte de leur production artistique. Ça me rassure et on voit bien là, que je ne suis pas le seul à ne pas comprendre cette manière de penser l'art et à me poser cette question. Sincèrement, je n'aimerais pas être dans la même situation que Giorgio.

BERTRAND (après avoir bu une grosse gorgée)

Ce n'est pas une situation si terrible d'être assistant, non plus, faut arrêter. Dans ces moments-là, en tant que jeunes artistes, on apprend plus vite les ficelles du métier grâce à une personne plus expérimentée. Grâce à ça on peut se confronter à ce monde de l'art, puis souvent l'artiste pour lequel vous allez travailler, vous ouvre la porte de tous ses contacts. Ensuite il ne faut pas oublier qu'il y a une belle relation qui se crée, une relation de confiance. Ce n'est pas la mort d'être l'assistant d'un artiste reconnu, et puis surtout, quand l'assistant en a marre il n'a qu'à partir, prendre

le temps pour sa propre pratique. Surtout qu'en étant assistant il s'est fait plein de contacts. Alors pourquoi rester au service de quelqu'un artistiquement parlant, quand ça ne convient plus: les assistants peuvent partir, personne ne les retient. Il faut arrêter de voir les artistes qui délèguent comme d'affreux personnages, je ne comprends pas cette attitude.

ARGON

C'est assez simple, être assistant assure de l'argent à la fin du mois, donc de quoi manger. Pour les artistes en devenir ce n'est pas toujours évident au niveau financier. Voilà pourquoi des assistants qui ont envie de prendre du temps et de l'énergie pour leur propre pratique artistique, n'ose pas partir de leur poste d'assistant. Même si ça leur coûte car c'est une sécurité et il ne faut pas juger de cette manière-là les gens, qui font le choix de la sécurité même si ça leur coûte.

Il marque une pause, encore perturbé par la discussion qui a lieu derrière lui. Les nouveaux arrivants parlent de plus en plus fort, au rythme des bières qu'ils commandent, ce qui rend compliqué le fait de ne pas suivre leur débat sur la conférence d'Edgar Morin à laquelle ils étaient juste avant.

ARGON

C'est pour ça que, même si je galère, je n'ai pas envie de cette facilité d'être assistant. J'en ai eu plusieurs fois l'occasion d'être assistant d'artiste, mais j'ai peur de me perdre là-dedans. C'est pour ça, que même si ce serait une solution facile d'avoir de l'argent tout en étant dans le monde de l'art. Je préfère me confronter à des tâches qui sont plus ancrées dans le réel de la société comme

ouvrier ou caissier. Pour moi faire ce genre d'emploi ingrat qui finiront toujours par vite me lasser et m'être insupportable, me permettent de garder ma pratique artistique au premier plan. Je ne veux pas du piège sécurisant de l'assistanat d'artiste, et tout ce que j'ai lu dans ce journal me le confirme. Il vaut mieux travailler sur un chantier, faire de la maçonnerie ou quoi que ce soit qui permet d'apprendre des choses et permet d'avoir de quoi manger. Selon moi c'est toujours mieux que de gâcher son énergie créative dans un autre travail artistique que le sien ?

LAURENCE

Vous abusez un peu quand même, vous êtes trop fermés sur vos propres opinions tous les deux. Ce sont juste deux façons différentes de voir la manière dont on crée une œuvre; certains délèguent et d'autres non. Les deux existent et puis c'est tout, pourquoi toujours confronter ces deux visions des choses, alors que ce n'est pas forcément nécessaire. Les deux existent et devraient pouvoir cohabiter, ce ne devrait pas être un combat idéologique.

Tous les trois s'arrêtent et regardent la table à côté d'eux. Quatre des six personnes sont rentrées dans un débat houleux et trop bruyant pour ne pas être écouté. La femme assise presque derrière Argon, qui ne participe à ce combat de coq (sur ce qui a l'air d'être une broutille de vocabulaire pour définir une certaine situation de l'apprentissage) se retourne avec le sourire aux lèvres vers nos trois protagonistes.

MAURINE

Pardonnez les, après une conférence d'Edgar Morin et deux coups dans le nez ils sont toujours dans cet état-là.

C'est insupportable, ils sont incapables d'avoir une discussion sans commencer à hausser le ton quand le sujet leur tien autant à cœur. Je m'excuse mais je n'ai pas pu m'empêcher d'écouter ce que vous disiez et je suis assez d'accord avec ce que vient de dire Madame assise en face

LAURENCE

C'est Laurence Gagosiette et vous, madame ?

MAURINE

C'est Maurine, Maurine Roupinesco et comme je le disais je suis assez d'accord avec ce que vous disiez Laurence. Votre discussion sur ces deux manières de faire de l'art, avec ou sans délégation comme vous dites me fait beaucoup penser à la dialogique d'une part, ce qui consiste à ne pas prendre part et à essayer de concevoir la possibilité de concilier deux opposés. D'autre part ça me fait penser aux différents termes que l'on utilise en recherche, pour définir le travail entre plusieurs disciplines. En plus, dans sa conférence, Edgar Morin a refait un point, sur les différentes formes de disciplinarité dans la recherche selon lui. Je suis sûre, que ces différentes manières de voir pourraient vous être utiles en art aussi. Ce n'est que mon avis mais, pour moi être artiste c'est comme être chercheur, on est constamment dans la recherche et dans la création de nouveaux éléments.

BERTRAND

C'est beau, comme manière de voir les choses. Il est vrai qu'en tant qu'artistes, nous sommes des chercheurs de forme et de matière. Constamment, nous cherchons à transformer une idée, une pensée en une création, un objet réel et tangible. Je serais très curieux, de

connaître les différences que vous, les scientifiques vous faites dans la manière de concevoir, la recherche et la création.

MAURINE (*avec un grand sourire*)

Avec plaisir. Déjà on pourrait rapprocher, ce que vous appelez la délégation, de ce que l'on nomme la pluridisciplinarité. C'est-à-dire, que plusieurs individus avec des compétences diverses, se réunissent autour de l'élaboration d'un seul objet. L'objet en question, que ce soit un objet de recherche scientifique ou un objet artistique, ne peut être réalisé que grâce, aux différentes compétences des différents individus.

LAURENCE

Donc si je comprends bien, un artiste qui par exemple voudrait réaliser un vitrail à partir d'une de ses peintures, mais qui ne connaît rien à la technique du vitrail qui demande des compétences techniques dans le verre et dans le métal, quand il fait appel à un artisan verrier spécialisé dans les vitraux pour réaliser son idée, il fait de la pluridisciplinarité. C'est bien ça ?

La discussion à la table de Maurine est de plus en plus bruyante ce qui la déconcentre. Elle récupère son verre, boit une gorgée, retourne sa chaise et s'assoit à côté d'Argon

MAURINE (*avec le sourire*)

Ce sera plus simple comme ça. Oui en effet, l'artiste qui n'a pas toutes les compétences techniques pour réaliser l'œuvre, fait appel à un artisan qualifié dans le domaine dont il a besoin. A ce moment là, il met en place de la pluridisciplinarité.

BERTRAND (*buvant une bonne gorgée*)

D'accord, je vois ce que vous voulez dire et je suis assez d'accord mais comme nous disions tout à l'heure, quand vous n'étiez pas encore arrivée, il y a énormément de formes de délégations différentes dans l'art. Peut-être que ce terme de pluridisciplinarité fonctionne pour ce type de délégation mais pas pour tout. Par exemple, quand en tant qu'artiste je délègue du travail à mes assistants, ce n'est pas parce que je n'ai pas les compétences techniques nécessaires pour réaliser cette pièce. Même bien souvent, c'est moi qui leur apportent des connaissances techniques, mais j'ai besoin d'eux car grâce à leur force physique et à leur nombre, on met moins de temps à réaliser une pièce ensemble que si j'étais seul. Ils sont plus comme une main d'œuvre et dans ce cas quel serait le terme que vous associeriez à cette pratique ?

MAURINE

En effet, là il y a évidemment une nuance à faire mais la compétence physique reste une compétence et une discipline. Est-ce que si vos assistants n'étaient pas là, vous pourriez produire vos œuvres vous-même ? Même en ayant toutes les compétences techniques nécessaires, vous avez quand même besoin de leurs compétences physiques. C'est donc aussi une forme de pluridisciplinarité, même si ce n'est pas exactement la même chose, que l'exemple donné par Laurence tout à l'heure.

ARGON

Et donc quel terme donneriez-vous à quelqu'un qui souhaite acquérir des connaissances techniques détenues par d'autres personnes afin de pouvoir réaliser seul de ses propres mains un objet complexe qui nécessite des connaissances qu'il ne possède pas déjà.

MAURINE

Cette manière de faire serait plus proche quant à elle d'une poly-disciplinarité c'est-à-dire, qu'un individu cherche à acquérir une polycompétence, afin de réaliser de lui-même un objet d'étude. Dans cette vision des choses cela se rapproche aussi d'une forme de travail interdisciplinaire, c'est-à-dire que l'individu cherche à comprendre la complexité de la connaissance, en incluant et en dépassant plusieurs disciplines. Il sort de sa discipline, il est comme indiscipliné. Vouloir considérer le travail de cette manière-là, impose de faire des pas de côté, ce qui induit de devoir accepter des contraintes et un certain inconfort.

ARGON

Vraiment ça me parle bien, votre manière de définir les choses et ces différentes manières de penser le travail.

MAURINE

Après je vous simplifie énormément les choses. Il y a près de quinze formes de ce qu'on appelle le travail disciplinaire, du poly, pluri, inter, trans, éco, dé, co disciplinaires et j'en passe. Ce qui est important surtout c'est que toutes ces formes de travail se complètent. Il n'y a pas une façon qui est meilleure que l'autre, c'est juste qu'en fonction des circonstances et des besoins certaines sont plus adéquates que d'autres.

ARGON

Mais alors est ce qu'un artiste qui donne juste l'idée à une armée d'assistants, qui doivent produire pour lui ce qu'il a imaginé, fait aussi de la pluridisciplinarité ? Est-ce que quand on est juste l'instigateur d'une idée et qu'on appose son nom sur le travail d'autrui, c'est encore

considéré comme un travail pluridisciplinaire ? Je parle du fonctionnement des ateliers de grands noms de l'art, comme Jeff Koons ou Damien Hirst. Je ne sais pas si ces noms vous disent quelque chose. J'aimerais bien savoir selon vous, avec quelle forme de travail ils procèdent ?

MAURINE

Je vois Jeff Koons de nom, mais je ne sais pas du tout la manière dont il procède pour créer, pour être franche je ne m'y suis jamais intéressée. Mais vue la manière dont tu le décris, ce serait aussi une forme de pluridisciplinarité. Après si tout cela vous intéresse vous devriez lire *La tête bien faite* d'Edgar Morin ou *La méthode*, mais il en parle plus dans le premier je crois.

BERTRAND (*en sortant son téléphone pour noter*)

Je connaissais déjà Morin et la méthode mais pas *La tête bien faite*, ça m'intéresse les nuances sur le travail disciplinaire. Je connaissais la transdisciplinarité mais je n'avais pas entendu je crois les termes de pluri et polydisciplinarité. En plus le fait que vous disiez qu'il y a plein d'autres termes, je trouve ça vraiment...

Quand il commençait à noter la référence des livres son téléphone se mit à sonner, c'est sa femme qui l'appelle.

BERTRAND

Ah oui je n'avais pas vu tourner l'heure, je suis dans un bar avec Laurence on a un débat super passionnant sur le travail, c'est pour ça que j'ai oublié de t'envoyer un message. Je vais partir là, je suis garé pas très loin et il n'y a pas trop de trafic à cette heure-là, je ne devrais pas arriver dans trop longtemps.

Il raccroche, finit de noter la référence et range son téléphone. Il prend sa bière, la finit et se lève.

BERTRAND

C'était super de faire votre rencontre, j'ai adoré cette conversation, passionnant. Merci Argon pour la découverte de ce journal, j'espère qu'un jour quand tu auras fini de le traduire, on se recroisera.

LAURENCE *(se levant aussi après avoir fini le fond de son jus de fruit*

Je pense que je vais t'accompagner un bout de trajet, je vais rentrer aussi. Comme l'a dit Bertrand, ce fut vraiment un plaisir de partager ce moment avec vous. Au revoir Maurine, merci Argon et d'ailleurs je crois que j'ai encore une carte de visite. Tiens prends la, je serais intéressée de voir ce que tu fais et d'avoir des nouvelles de la traduction de ce journal. Je pense que Bertrand aurait bien voulu te donner sa carte aussi mais il les laisse toujours à son atelier et oublie de les prendre. Bonne fin de soirée à vous deux en tout cas.

ARGON

Merci beaucoup, je ne manquerai pas de vous tenir au courant. Rentrez bien, bonne fin de soirée.

MAURINE

Au revoir.

Après un signe de la main les deux amis s'en retournèrent et sortirent du bar. Argon pris la parole directement pour enchaîner la conversation et qu'il n'y ait pas de blanc

ARGON

Bertrand vient de parler de transdisciplinarité, je suis sûr d'avoir déjà entendu ce terme mais je n'ai jamais bien réussi à en saisir le sens. En art on parle beaucoup de transversalité dans les médiums et les disciplines et je me demandais si c'était à peu près équivalent au niveau du sens ?

Après un signe de la main les deux amis s'en retournèrent et sortirent du bar. Le brouhaha à la table des amis de Maurine s'accroît. Argon pris la parole directement pour enchaîner la conversation, évitant ainsi un silence gênant.

ARGON

Bertrand vient de parler de transdisciplinarité, je suis sûr d'avoir déjà entendu ce terme mais je n'ai jamais bien réussi à en saisir le sens. En art nous parlons beaucoup de transversalité dans les médiums et les disciplines. Je me demandais si ce n'était pas à peu près équivalent au niveau du sens?

MAURINE

Pour être simple, la transdisciplinarité ce serait par exemple quelqu'un, qui travaille sur le même thème mais avec plusieurs approches disciplinaires. Alors que la transversalité, ce serait plutôt comme quelqu'un qui a des compétences dans plusieurs disciplines. C'est vraiment très simplifié comme définition mais il est vrai que la frontière entre ces deux manières de faire est tellement ténue qu'elle est parfois difficile à percevoir. Mais pour être plus pré...

Maurine se retourne d'un coup, vers la table de ses amis. Une des personnes qui était en discussion passionnée et bruyante depuis tout à l'heure vient de tomber de sa chaise. Des éclats de rires retentissent et Maurine esquisse un sourire de dépit. L'homme qui est tombé tente de se relever gauchement, s'agrippe à la table, saisit son verre. En voulant se rasseoir sur sa chaise il tombe dans un second fracas et renverse sa bière sur lui. De nouveaux éclats de rires fusent et Maurine fait maintenant une moue exaspérée.

MAURINE

Je suis vraiment navrée, j'aurais vraiment aimé continuer cette discussion avec toi, mais je vais devoir ramener cet énergumène chez lui. C'était déjà prévu que je le ramène, mais là il commence vraiment à être beaucoup trop éméché... Je pense qu'il serait plus raisonnable que nous partions maintenant. Vraiment je suis désolée j'espère que j'ai pu t'aider. Ne serait-ce qu'un peu !

ARGON

Ne vous inquiétez pas, vraiment. Ce fut un plaisir de vous rencontrer et je pense que vous avez raison il est plus sage que vous le rameniez chez lui avant qu'il ne renverse, sur lui, le reste du bar. Il est déjà dans un état assez lamentable.

Ils regardent tous les deux en direction de l'homme en question, qui sans s'en rendre compte se donne de plus en plus en spectacle et dit des choses complètement incompréhensibles.

MAURINE *(en se levant et en tendant sa main)*

En tout cas jeune homme ce fut un plaisir de faire votre rencontre. Je vous souhaite bonne continuation et plein de bonnes choses.

ARGON - *(en serrant la main que Maurine lui tendait)*

De même, bonne continuation et faites attention sur la route en rentrant.

Maurine va vers l'homme qui a trop bu, le prend par l'épaule, lui parle, s'en suit des objections peu compréhensibles. Après cinq minutes de conversation, elle le tire par le bras et le sort du bar après avoir salué de loin ses autres amis.

Pendant ce temps Argon, qui avait arrêté de regarder cette scène, s'est replongé dans son livre. Cependant, dans sa tête les conversations qu'il vient d'avoir sont encore trop présentes. Il n'arrive pas à se concentrer dans la traduction de ce texte en vénitien. Il lève la tête de son livre, regarde son verre, dans lequel il ne reste qu'un fond, il est comme perdu dans ses pensées. Tout ce qui vient d'être dit tourne et retourne dans son esprit.

Maintenant, seul, il n'est plus aussi sûr de la justesse des arguments qu'il a pu avancer. Peut-être a-t-il depuis tout ce temps défendu une vision très individualiste de l'art ? Peut-être que la délégation est une forme de coopération entre les individus et donc quelque chose vers lequel il faut tendre ? Pendant la discussion, il était convaincu de ce qu'il pensait, même si ce n'est pas quelqu'un de fermé d'esprit. Maintenant qu'il se retrouve seul à cette table qui a vu toutes ces confrontations de positions, il doute. Et s'il avait tort ? Et que l'art ne pouvait pas être soustrait de sa dimension mercantile ? Il saisit sa bière, fini la gorgée sans bulle qui restait, prend son livre et se lève promptement. Il marche vers la sortie, fait un signe de la main au serveur, qui le lui rend avec un sourire et sort du bar.

Dehors il ne pleut plus, mais un léger crachin parisien vient humidifier ses joues. La nuit est déjà bien avancée et la lune commence à poindre derrière l'immeuble situé en face du bar. Il la regarda un instant, toujours perdu dans ses pensées, puis, commence sa marche pour sortir du 11^e arrondissement. Tant de questions se bousculent dans son esprit. Sa vision du travail est-elle juste ? N'est-ce pas une attitude de privilégié, que de penser le plaisir comme finalité du travail ? En cet instant, il n'est plus sûr de rien et le doute se lit dans ses yeux. Ces rencontres ont bouleversé sa conception du Faire, qu'il soit artistique ou non. Son esprit est tourmenté, par des questions dont il n'a pas la réponse. Cela faisait si longtemps que sa conception des choses, du monde n'avait pas été autant remise en cause. Il ne sait pas comment réagir avec lui-même, mais dans le fond, il se sent renouvelé. Porté par sa réflexion, il est en discussion avec lui-même et à chaque pas, ses pensées s'éclaircissent lui permettant d'entrevoir de nouvelles perspectives sur ce qu'il veut donner au monde à travers l'art : le plaisir de faire.

Notes

1 p 34 POMMIER Edouard *Comment l'art devient l'Art dans l'Italie de la renaissance*

Au moyen âge l'artiste artisan a un savoir-faire reconnu qui lui permet de répondre à des commandes de la noblesse ou du clergé. L'apprentissage du métier se fait autour de corporations qui réunissent tous les membres d'un même métier. L'artisan est formé auprès d'un maître qui est agréé par la corporation ou guildes, c'est du compagnonnage. L'artiste du Moyen-âge est un professionnel qui maîtrise une technique. Ses œuvres ont une fonction pédagogique; elles diffusent des idées religieuses, politiques ou sociales en raison de l'analphabétisme de la population.

A partir de la Renaissance les œuvres ont toujours une vocation pédagogique et elles peuvent être également un outil de propagande politique ou religieuse. Par ailleurs les œuvres deviennent aussi les reflets d'une époque et d'une culture. L'artiste au talent reconnu peut devenir soit l'artiste d'une cour soit un artiste inventeur, c'est-à-dire qu'il conceptualise l'œuvre et en réalise parfois une partie mais le plus souvent la tâche est laissée à des assistants. Comme le montre Leonard de Vinci avec sa vision de la peinture comme étant une Cosa Mentale l'artiste de talent est une personnalité, un individu libre qui se permet de remettre en question tous les codes et canons du Moyen-âge

Si toute œuvre d'art a deux pôles, le Ready-made en conteste l'équilibre, l'artiste devient absent en du pôle de la production, puisque ce n'est pas lui qui réalise l'objet qu'il donne à voir. Dès lors, la constitution de l'œuvre semble reposer entièrement sur le second pôle, celui de la réception, ce qui fait dire à Duchamp que « ce sont les regardeurs qui font les tableaux ».

Le ready-made tel qu'il est pensé par Marcel Duchamp est une œuvre constituée d'un objet utilitaire qui s'est vu déplacé de son contexte d'origine à un autre contexte, celui du musée. C'est grâce ce nouvel environnement et non à ses propriétés intrinsèques qu'il tire son statut d'œuvre. C'est ce changement de statut de l'objet qui enclenche une posture réceptive nouvelle de la part du spectateur.

« Le travail créateur n'est pas un simple labeur et pas même une catégorie particulière de travail complexe, qualifié, spécialisé. Il sollicite directement des ressorts comme celui de la créativité, et des comportements tels que l'implication, la motivation intrinsèques (le goût de l'activité pour elle-même, sans souci direct et instrumental de la rémunération » (p.19) Menger, P.M. (2012). Être artiste : œuvrer dans l'incertitude.

Pour Menger la conception de la « cité par projets » découle de « l'organisation du travail par projets ». Cette dernière n'est pas une nouveauté, puisque c'est depuis toujours, le propre de la production culturelle. Ce qui est nouveau, c'est l'extension de cette modalité de production à l'ensemble de l'économie

4 p 68 Michel Foucault a situé les sociétés disciplinaires aux 18e et au 19e mais elles atteignent leurs apogées au début du 20e siècle. Ces sociétés procèdent à l'organisation de la vie par des grand milieux d'enfermement. L'individu ne cesse de passer d'un milieu clos a un autre chacun ayant ses propres lois. L'individu passe de la famille à l'école, puis à la caserne, puis à l'usine, peut être occasionnellement à l'hôpital ou en prison qui est le lieu d'enfermement par excellence Foucault a bien analysé le projet idéal des milieux d'enfermement, visible particulièrement dans les usines: c'est à dire concentrer, répartir dans l'espace, ordonner dans le temps, composer dans l'espace-temps une force productive dont l'effet doit être supérieur à la somme des forces élémentaires. Ce sont les sociétés de contrôle qui ont remplacé les sociétés disciplinaires. On le voit bien avec la question des salaires : l'usine était un corps qui portait ses forces intérieures à un point d'équilibre, le plus haut possible pour la production, le plus bas possible pour les salaires. Cependant dans une société de contrôle, l'entreprise a remplacé l'usine, et l'entreprise a une âme. Sans doute l'usine connaissait déjà le système des primes, mais l'entreprise s'efforce plus profondément d'imposer une modulation de chaque salaire, dans des états constants d'instabilité qui passent par des défis, des concours et autres colloques ou séminaires. L'usine constituait les individus en corps, pour le double avantage du patronat qui surveillait chaque élément dans la masse, et des syndicats qui mobilisaient une classe de résistance .Mais l'entreprise ne cesse d'introduire une rivalité toxique comme saine et excellente motivation, qui oppose les individus entre eux et traverse chacun, le divisant en lui-même. « Dans les sociétés de discipline, on n'arrêtait pas de recommencer (de l'école à la caserne, de la caserne à l'usine), tandis que dans les sociétés de contrôle on n'en finit jamais avec rien: l'entreprise, la formation, le service étant les états métastables et coexistants d'une même modulation, comme d'un déformateur universel ».

5 p69 LAZZARATO Maurizio *Duchamp et le refus du travail*

L'inframince est la dimension du moléculaire, des petites perceptions, de la co-intelligence des contraires. En son sein, les lois de la dimension macro, notamment celles de la causalité, de la logique, de la non-contradiction du langage, du temps chronologique n'existent pas. C'est dans l'inframince que le devenir a lieu; c'est au niveau micro que se font les changements. « Le possible implique le devenir – le passage de l'un à l'autre a lieu dans l'inframince ». Pour avoir accès à cette dimension, la condition est toujours la même, il faut inventer une autre manière de vivre. L'habitant de l'inframince est fainéant, il refuse le travail et fait l'éloge de la paresse.

La contemporanéité est donc une relation singulière avec son propre temps, auquel on adhère tout en prenant ses distances. Elle est la relation au temps qui adhère à lui par le déphasage et l'anachronisme. Les individus qui coïncident trop pleinement avec leur époque, qui conviennent parfaitement avec elle sur tous les points, ne sont pas des contemporains parce que, pour ces raisons mêmes, ils n'arrivent pas à la voir. Le contemporain est celui qui fixe le regard sur son temps pour percevoir les ténèbres et non les lumières. Tous les temps sont obscurs pour ceux qui en éprouvent la contemporanéité. Le contemporain est donc celui qui sait voir cette obscurité, qui est en mesure d'écrire en trempant la plume dans les ténèbres du présent. Percevoir dans l'obscurité du présent cette lumière qui cherche à nous rejoindre et ne le peut pas c'est cela être contemporain. C'est une affaire de courage car c'est être capable de fixer le regard sur l'obscurité de l'époque, mais aussi de percevoir dans cette obscurité une lumière qui, dirigée vers nous, s'éloigne infiniment. La contemporanéité s'inscrit dans le présent en le signalant avant tout comme archaïque. Archaïsme signifie proche de l'arké, c'est-à-dire de l'origine. Seul celui qui perçoit dans les choses les plus modernes, les plus récentes les indices ou la signature de l'archaïsme peut être un contemporain. Le présent n'est rien d'autre que la part de non-vécu dans tout vécu, et ce qui empêche l'accès au présent est précisément la masse de ce que, pour une raison ou pour une autre nous n'avons pas réussi à vivre en lui. L'attention à ce non-vécu est la vie du contemporain, en ce sens c'est revenir à un présent ou nous n'avons jamais été.

Pourquoi voulons-nous voir de l'art et de beaux objets ? Car leur production procure du plaisir à ceux qui les ont utilisés et à ceux qui les ont fabriqués. Si l'on procédait comme cela toute œuvre serait belle et répondrait à sa finalité et par la même occasion tout travail cesserait d'être une corvée. Notre rôle en tant qu'artiste est de montrer au monde que la source du bonheur ainsi que la finalité de la vie c'est de faire un emploi agréable de notre énergie. Le système productiviste privilégie l'individualisme et détruit la coopération ce qui nous coupe de la tradition, de cette merveilleuse accumulation de savoir-faire des générations passées dont nous pouvons profiter sans le moindre effort. « Le plaisir qui devrait aller de pair avec la fabrication de chaque objet artisanal s'enracine dans l'intérêt que chaque homme sain montre pour une vie saine, et il se compose principalement, me semble-t-il, de trois éléments : la diversité, l'espoir qui accompagne la création et l'amour-propre qui provient d'un sentiment d'utilité, auxquels il convient d'ajouter ce mystérieux plaisir corporel qui vas de pair avec l'exercice habile des facultés physiques » p. 65

Aristote étend en effet le concept d'art, ou techné, pour y inclure les cas où nos efforts sont loin d'être totalement infaillibles. Ce faisant il nous indique une voie moyenne entre le fatalisme impuissant et le fantasme de la maîtrise complète, mettant en lumière de véritable caractère de l'agir humain. Il y a certains arts qui peuvent atteindre leurs objectifs de façon complètement fiable, c'est le cas de la construction. Il n'y a qu'a posteriori, si le bâtiment s'effondre, qu'on peut juger la qualité de l'architecte. Mais il y a d'autres disciplines qu'il appelle stochastiques, comme la médecine par exemple. La maîtrise d'un art stochastique est compatible avec un échec éventuel dans la poursuite de son objet, dans le cas de la médecine, la santé. Les médecins ou les mécaniciens ne sont pas des créateurs, ils ne peuvent jamais acquérir une connaissance absolue ou exhaustive dans leurs domaines. L'expérience de l'échec modère l'illusion de la maîtrise dans leur travail, ils doivent appréhender le monde comme une entité qui ne dépend pas d'eux

Bibliographie

AGAMBEN Giorgio, *Qu'est-ce que le contemporain ?*
Paris, Rivages, 2008

MORRIS William, *L'art et l'artisanat*, Paris, Rivages, 2011

CRAWFORD Matthew B, *Eloge du carburateur essai sur le sens et la valeur du travail*, La Découverte, 2016

FOCILLON Henri, *Eloge de la main*, Marguerite Waknin, 2015

LAZZARATO Maurizio, *Marcel Duchamp et le refus du travail*, Les Prairies Ordinaires, 2014

HOUELBECQ Michel, *La carte et le territoire*, J'ai Lu, 2012

DUCHAMP Marcel, *Duchamp du signe*, Paris, Flammarion, 1994

LEBENSZTEJN Jean-Claude, *Miroir noir Dossier Pontormo*, Paris, Macula, 1984

SENNET Richard, *Ce que sait la main*, Albin Michel, 2010

MORIN Edgar, *La tête bien faite*, Paris, Seuil, 1999

FRANCASTEL Pierre, *Art et technique aux XIXe et XXe siècles*, Gallimard, 1988

BALZAC Honoré de, *Le chef d'œuvre inconnu*, Gallimard, 2005

CARRON-VULLIERME Natacha, *Botticelli, peintre féministe et chef d'entreprise*, Beaux Arts Magazine, Septembre 2021

REZA Yasmina, *Art*, Magnard, 2002

POMMIER Edouard, *Comment l'art devient l'Art dans l'Italie de la Renaissance*, Gallimard, 2007

BUREN Daniel, *Fonction de l'atelier*, Ragile, 1979

ALPERS Svetlana, *L'Atelier de Rembrandt. La liberté, la peinture et l'argent*, Gallimard, 1991

HEINICH Nathalie, *Le triple jeu de l'art contemporain*, Editions de minuit, 1998

ARDENNE Paul, *Un art contextuel : Création artistique en milieu urbain, en situation, d'intervention, de participation*, Flammarion, 2004

BECKER Saul Howard, *Les mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 2006

BORDAZ Jean-Pierre, *Entretien avec Harald Szeemann*, Hors limites. L'art et la vie 1952-1994 au Centre Georges Pompidou, Paris, 1994

DEWEY John, *L'art comme expérience*, Paris, Gallimard, 2010

Sitographie

<https://histoire-image.org/fr/etudes/reforme-arts-and-crafts>

<https://www.zerodeux.fr/reviews/caroline-achaintre/>

<https://benedictemaselli.fr/robert-filliou/>

<http://apprendre-la-philosophie.blogspot.com/2009/01/lart-est-ce-qui-rend-la-vie-plus.html>

<https://www.erudit.org/fr/revues/ipme/2013-v26-n2-ipme01334/1024325ar.pdf>

https://www.canal-u.tv/video/institut_national_de_l_histoire_de_l_art/embed.l/metiers_d_art_et_creation_contemporaine_le_retour_de_la_belle_matiere

<https://www.youtube.com/watch?v=m2y7Gqn7-ao>

http://www.lecavalierbleu.com/wp-content/uploads/2017/09/ir_artistes_2ed_extrait.pdf

<https://www.cairn.info/revue-ecorev-2018-1-page-5.htm?contenu=article>

maridelys.leonet@gmail.com